

**P.E.N. CLUB DE MONACO**  
**n° 32 - 2015**



**PRIX ARMAND LUNEL ET PRIX DES 1000 MOTS**

# SOMMAIRE

Page	Titre et auteur
1	Lunel et la Méditerranée, par <i>Daniel Jessula</i>
3	La seconde mort de Mozart, par <i>Robert Fillon</i>
4	Poèmes, de <i>Jeanne Maillet</i>
5	Revenir vers Monaco, par <i>Michèle Bus Caporali</i>
7	PRIX DES 1000 MOTS DU P.E.N. CLUB DE MONACO Les vagues de la vie, par <i>Marika Ruggiero</i>
10	PRIX ARMAND LUNEL L'île, par <i>Virginie Lemarchand</i>
26	Le décès dans le journal, par <i>Alain Pastor</i>
29	Saint-Jean, l'espadon et le P.E.N., par <i>Jean-Yves Giraudon</i>
33	Tuiles provençales, par <i>Daniel Augendre</i>
34	La Volga, par <i>Alain Jaspard</i>
37	Histoire d'une chanson : Lili Marleen, par <i>Robert Roc</i>
38	Poursuite au Luxembourg, par <i>Alain Pastor</i>
40	Charte du PEN Bureau 2014-2016 et liste des membres du PEN Club de Monaco

*Le Centre de Monaco du P.E.N. CLUB international et son bureau se sont interdit toute censure sur le fonds et même l'orthographe des textes de cette revue. C'est donc sous l'exclusive responsabilité de chaque auteur qu'ils y paraissent. Il en est de même pour les reproductions de photographies, dessins, etc., fournis par un auteur pour illustrer son texte.*

Illustration première de couverture :  
Danièle LORENZI-SCOTTO

# Lunel et la Méditerranée

par Daniel Jessula

En 1936, Armand Lunel (mon grand père) recevait le Prix Femina Anglais, pour « Le Balai de Sorcière ». Ce roman est directement inspiré de la vie à Nice au XIX<sup>e</sup> siècle et se situe dans la vieille ville, au Palais Lascaris. Ce somptueux bâtiment baroque construit au XVII<sup>e</sup> pour la noble famille Lascaris Vintimille de Peille, avait été réquisitionné comme bien national à la Révolution. Il fut acheté et exploité comme immeuble de rapport, découpé en petits appartements, par la famille Colombo, l'arrière grand-père de Suzanne Messiah, l'épouse d'Armand Lunel. Le Palais redevint Musée dans les années soixante, suite au rachat par la ville en 1942.

L'intrigue qui se déroule autour du marché aux fleurs, relate l'infortune d'une femme négligée par un époux, mêlant la mélancolie de l'existence humaine à celle qu'exprimait alors le caractère décrépi et décadent de cette demeure.

Feuilletant récemment les archives de famille, j'ai retrouvé le texte d'une allocution prononcée par Armand Lunel, fêté par La société des Amis de l'Académie méditerranéenne, où le conférencier donne sinon les clefs, en tout cas la genèse du roman, évoquant également son attachement pour les paysages et les plages environnant la Principauté.

La conclusion de son intervention est un plaidoyer pour la méditerranée, hospitalière, civilisée et fraternelle.

Quatre vingt ans plus tard il m'a paru intéressant de diffuser, à travers la Revue du Pen Club de Monaco dont il fut l'un de fondateurs, de larges extraits de cette leçon de philosophie.

...

*Monsieur le Directeur,*

*Chers Collègues, Chers Amis,*

*Permettez-moi d'abord de répéter ces deux mots : chers amis, que j'adresse à vous tous du fond du cœur, sans aucune distinction de rang, de titre ou d'âge : car il me semble, et je suis même certain, que cette soirée est avant tout une soirée de l'amitié et des amis.*

*Mais tout de suite un autre mot vient se presser sur mes lèvres et demande d'urgence la priorité, et ce mot, que vous devinez, mais que je ne prononce pas sans beaucoup d'émotion, c'est Merci !*

*Merci donc plusieurs fois !*

*Et d'abord à la Société des Amis de l'Académie Méditerranéenne pour l'idée et la réalisation de ce dîner dont je suis l'heureux bénéficiaire. Et d'ailleurs ce dîner, n'est-ce pas, ne fut pas un dîner, le terme est impropre, non, ce dîner fut un festin, un symposion, un banquet.*

*Un festin, comme disent les Monégasques, par tout ce que cette réunion intime emprunte de charme, de séduction et d'enjouement au génie local et à l'influence du plus heureux et du plus beau pays du monde. Si nous ouvrions la fenêtre, nous verrions dans l'ombre les oliviers sauvages penchés sur la mer qui se repose, nous respirerions le parfum balsamique du pitosporum et de la fleur d'oranger !*

*Un banquet, un symposion, comme disaient les Grecs, nos maîtres, à cause de la qualité des convives et de leurs propos, à cause de l'atmosphère tout à la fois académique et universitaire, classique et méditerranéenne, dans sa haute tenue, sa noblesse et sa spiritualité.*

*Merci également à vous tous, cher amis, pour vous être rassemblés si nombreux autour de moi à l'occasion d'une distinction littéraire.*

*Cette distinction m'honore beaucoup et j'ai été tout particulièrement heureux d'y voir une manifestation d'amitié intellectuelle franco-britannique ; mais ce soir, j'y suis d'autant plus sensible qu'elle m'a permis de mesurer toute l'étendue et la profondeur de votre sympathie et de votre estime méditerranéennes.*

*Merci enfin, mon cher Nicolai et mon cher Jean Desthieux pour les paroles beaucoup trop élogieuses que vous venez d'adresser à l'homme de lettres et dont je reste encore confus.*

*Oui, j'en suis tout confus, parce qu'il me semble qu'il y avait là une injustice ; car, en vous écoutant, il m'est apparu que vous forciez mon mérite et que ce que j'ai pu écrire de mieux ou de moins mal je ne le dois pas à moi-même, je le dois au midi, à son climat, à son rivage, à la Méditerranée, c'est-à-dire à tout un concours d'influences favorables qui se sont peu à peu imposées à moi, qui se sont filtrées et décantées elles-mêmes dans mon œuvre.*

*Si je me permets de vous parler un peu de moi, ce sera pour acquitter cette dette de reconnaissance.*

*Le Comtat-Venaissin avait offert son décor à mes premiers livres.*

*Cette province, si curieuse, est en effet ma patrie spirituelle ; c'est un peu celle aussi de M. Léon Labande, l'éminent historien de l'Avignon pontifical et de la Principauté. Vous savez d'ailleurs combien nous regrettons ce soir l'absence de notre vénéré Président qui est, du moins par la pensée, avec nous comme nous sommes également avec lui ; vous savez aussi que nous faisons les vœux les plus vifs pour son rétablissement....*

*Plus tard j'ai fini par sentir que mon inspiration devait changer de cadre. J'ai eu besoin de l'air du large et même de l'air marin. C'est pourquoi j'ai donné cette fois l'essor à mon imagination à Nice, mais non point le Nice cosmopolite et mondain des grands casinos, non, mais un Nice moins connu des étrangers, le vieux Nice avec son industrie locale de l'huile d'olive, car j'aime bien toujours centrer mes personnages autour d'un métier ou d'une industrie. J'avouerai*



1





même que la première pensée du livre m'est venue un jour que j'ai découvert par hasard, sur la maison d'un négociant la plaque : NICE-BARI, Importation-Exportation ! Et c'est justement ce qui m'a donné l'idée de faire balancer mon héros entre son palais niçois où sa femme conserve jalousement toutes les traditions familiales, et cette côte adriatique de Bari où cet évadé tente de s'abandonner librement au rêve et au plaisir.

Le Palais Barbarin, je l'avouerai ici, je n'en ai absolument rien inventé, c'est la photographie du Palais Lascaris et je crois bien qu'on pourrait voir encore dans le vestibule, sur les boîtes aux lettres, le nom de quelques unes de ces sociétés populaires et de ces orphéons extraordinaires que le vieux Palazzo déchu n'a jamais cessé d'abriter.

Quant à la Fontaine de Mourail, elle est à sa place exacte sur le cadastre niçois, dans le quartier du Ray avec son moulin et ses oliviers.

Et Bari ? me direz-vous. Bari, bien sûr est à Bari. Mais ce que je vais vous avouer ce soir, ne le dites à personne : à Bari, je n'y suis jamais allé.

La plage de Bari c'est un amalgame de deux ou trois de ces plages des environs de Monaco que j'ai beaucoup pratiquées.

Pour le côté ferraille et bidons crevés, c'est la plage des Salines.

Un balai de sorcières qui s'élevait en face de la gendarmerie du Cap d'Ail, dominait cette plage, il y a encore quelques années.

Pour le côté nature à l'état vierge, sable fin, charme du ciel et des eaux, plaisirs de la pêche et retour à la naïveté primitive, c'est la plage de Mala, qui est peut être une des plus belles de la région.

Je parle quelque part d'un repas marin de haute saveur dégusté dans l'ancre d'une misérable trattoria ; la nappe était faite avec de vieux journaux, et le service dans des cuvettes. Ce repas je le dois à l'initiative de mon ami et collègue Pauchard qui m'avait invité un soir à manger chez un pêcheur de Mala, une bouillabaisse de poulpes, dont le moins que nous puissions dire est que le souvenir en est pour toujours dans notre mémoire culinaire comme celui d'un régal des dieux.

Et puis, si nous nous élevons un peu plus haut, au dessus de la mosaïque des détails précis, des images et des anecdotes, je dirai que ce que j'ai emprunté à ce pays, ou plutôt ce que ce pays m'a offert si généreusement, c'est sa lumière sans ombre, c'est son silence méditatif et pour ainsi dire musical, c'est sa paix, c'est son humanité, c'est sa sagesse.

Mais cette énumération combien hélas ! imparfaite et incomplète, n'est-ce point comme une tentative pour définir l'idéal méditerranéen ? L'idéal de l'Académie et des Amitiés méditerranéennes dont notre diligent Secrétaire général Jean Desthieux serait le demiurge selon Platon et le premier moteur selon Aristote !

Je vous disais, au début de cette causerie, que cette soirée me semblait avant tout une soirée des amitiés et des amis. Pour finir, cela me semble vrai non seulement humainement, mais encore, excusez-moi si la déformation professionnelle montre ici le bout de l'oreille, philosophiquement. Car s'il me fallait définir la Méditerranée et son esprit, je crois qu'entre plusieurs définitions bien tentantes, j'en adopterais une seule. Cette définition la voici : La Méditerranée a été, peut être et doit être encore une grande amitié, l'amitié par excellence.

Et d'abord une amitié de l'homme avec la nature. Et ensuite et en même temps une amitié de l'homme avec l'homme.

Cette double amitié est la conséquence du miracle grec et méditerranéen que notre Académie s'est donné pour noble mission de remettre en plein jour, de comprendre et de divulguer.

Et le miracle tient peut être à son tour en une seule formule, en un seul mot : La Méditerranée est hospitalière.

C'est là sur ses rives qu'au lieu d'être opprimés par cette crainte d'un monde hostile qui est l'état normal du sauvage, nous nous sommes civilisés, nous avons appris à interroger la nature et ses lois, nous avons appris également à reconnaître dans notre voisin moins un étranger qu'un frère.

L'idéal de la contemplation désintéressée et de la fraternité humaine, voilà donc le grand, voilà l'éternel héritage méditerranéen.

Chers amis, il faut conclure.

J'éprouve une telle joie à vous dire encore une fois merci, que vous m'en donnerez la permission une fois encore.

Permettez-moi également de lever nos verres à votre santé, à la santé de Son Altesse Sérénissime le Prince Souverain et de son Auguste famille, dans cette Principauté dont le rayonnement mondial est en sens inverse de sa superficie, dans ce Monaco où la culture au sens le plus noble et le plus pur a été et sera toujours à l'honneur et mérite donc bien, comme notre maître Paul Valéry l'a noté un jour, le titre d'un second Weimar, oui, un second Weimar, non point perdu dans les brumes et les confusions du nord, mais sous le signe lumineux et auguste de l'olivier.

Armand Lunel



# La seconde mort de Mozart

par Robert Fillon

Ce n'est pas sa faute, à Mozart. Il est mort jeune. Son corps, du moins. Son apparence physique. Il avait beaucoup travaillé, commis quelques excès et tous n'étaient pas de son fait : sa famille s'y était mise aussi, et son père plus particulièrement, avec sa manie de vouloir que son fils soit célébré partout, adulé, et fasse enfin de lui un homme riche. On a donc accusé le surmenage, à une époque où ce mot n'existait pas encore. Ou encore l'insuffisance rénale, l'obésité, une maladie infectieuse ou l'empoisonnement... La légende veut aussi, et ça c'est pour les chaumières qui ont beaucoup pleuré là-dessus, qu'à son enterrement, personne ne soit venu ; personne de ses amis, ni a fortiori des grands de ce monde qu'il avait côtoyés, rien qu'un chien blanc, pouvait-ce être son chien à lui, le musicien, ou bien un animal quelconque, plus ou moins ensauvagé qui passait par là et fut attiré par l'odeur (mais les chiens, la plupart des chiens n'aiment pas beaucoup la viande humaine, n'est-ce pas ?) ou simplement parce qu'il avait par principe de la sympathie pour toute activité humaine et qu'il y en avait une, là, à portée de l'errance du toutou.

Or, malgré les microbes ou le poison, malgré le chien blanc ou son absence, malgré plus de deux siècles qui nous séparent de cet événement, on peut encore douter de la mort de Mozart. Et je prétends que c'est dommage.

La faute, sans doute, à ce Salieri, ce jaloux qui affirmait que son rival en musique et en courtoisie, n'était rien de moins que la voix de Dieu en musique. Salieri voulait la mort de Mozart, il voulait donc la mort de Dieu. Sacrilège ! Il aurait mieux fait de se mêler de ses affaires musicales, celui-là : après tout, ses œuvres n'étaient pas si médiocres, il aurait seulement fallu qu'il travaille un peu plus et regarde un peu moins ce qui se passe chez les autres.

De tout cela, nous, aujourd'hui, ne cessons de subir les conséquences. Les programmateurs de concerts, les interprètes, avec l'obstination d'un Sisyphus poussant son rocher, rachètent la faute de Salieri en programmant Mozart, en jouant Mozart, en célébrant Mozart. Bien mieux que les compositeurs vivants, relégués, eux, dans des salles de concert « spécialisées », au fin fond de zones périphériques où aucun transport en commun n'arrive. Comme si Mozart était ce Dieu vivant que Salieri avait voulu piétiner. Comme s'il allait réapparaître, baigné dans un triangle de lumière, pour nous prodiguer le pardon des humiliations subies.

Le mois dernier, votre serviteur a assisté à deux concerts dans la même semaine. Mozart était là, partout : la Fantaisie en ut mineur, K.475, la Sonate en ut mineur, K.457, le 21<sup>e</sup> concerto pour piano (on a dit de l'andante qu'il était la « plus belle mélodie jamais écrite », un point de plus au grand jeu de la déification), l'inévitable 40<sup>e</sup> symphonie (tarte à la crème de tous ceux qui prétendent aimer la musique et n'en écoutent jamais), la Sonate pour piano n° 16 en do majeur, K.545. On ajoute à cela, en bis, quelques variations sur « Ah ! Vous dirai-je, maman » : le panorama est complet. Et ce n'est pas parce qu'on ajoute dans un coin du programme les Scènes d'enfants de Schumann que l'on a écarté le dogme du tout-Mozart. En sortant du second concert, je me sentais à peu près comme si je n'avais mangé que des gâteaux à la crème, matin, midi et soir, pendant plusieurs semaines.

Tout cela, il n'y est pour rien, d'ailleurs, l'ami Wolfgang. Il était plutôt bon enfant. Je suis convaincu qu'il aurait volontiers laissé un peu de place aux collègues : il admirait « papa Haydn » et ses autres prédécesseurs, il comprendrait très bien que les compositeurs d'aujourd'hui ont un loyer à payer, une famille à faire vivre, que leur voiture ne peut pas rouler sans essence, tandis que là où il est aujourd'hui, les charges fixes sont réduites au strict minimum. Dommage qu'on ne puisse pas le rappeler un instant en chair et en os pour qu'il donne son avis là-dessus. Vous seriez surpris, Messieurs les musiciens et les producteurs. Lui-même nous dirait son désir de se faire moins envahissant, de débarrasser un peu les salles de concert de son encombrant fantôme. Il a peut-être d'autres choses à faire, en ce moment : ne devrions-nous pas lui accorder un peu plus de tranquillité d'âme ? Cessons de l'obliger à revenir alors qu'il n'est plus là. Commençons gentiment à considérer qu'il appartient au passé. Laissons, s'il vous plaît, un peu d'oubli faire son effet. Je vous assure : il ne nous en voudra pas. Considérons, en somme, qu'il est un peu vieux même s'il ne l'a jamais été. Qu'il meure à nouveau, lentement, même s'il ne meurt pas tout à fait. C'est un moyen pour nous de nous rajeunir, de nous rafraîchir. D'écouter enfin de la musique et pas seulement « du Mozart ».

Mozart / Bisson Fr. Phot. ; [d'après un dessin de] Ed. Hamman 1856



# Poèmes

de Jeanne Maillet

## Ce beau secret

*Ce beau secret qui est en vous  
comme une barque illuminée  
est une fille promenée  
sur de lointains rivages flous...  
Est-ce une fable, est-ce une histoire ?  
Je ne peux pas saisir la clé  
ouvrant le coffre ou bien l'armoire  
aux carillonnants chants de blés.  
Mais je sais que là, sous la voûte  
de vos paupières ombragées  
règne un soleil où je suis toute  
en vos mystères renfermée...*



4



## Je ne partirai pas

*Je ne partirai pas sans entrouvrir la porte  
qui laissera glisser mon ombre sur la mer  
Le ciel passera nu sous la fragile escorte  
des friselis du vent et des bleus d'outremer...  
J'aurai entre les dents cette pomme de vie  
à tout jamais croquée et riant aux éclats.  
Un goéland farceur de la race jolie  
Commentera pour vous la rose d'au-delà.*

## Le nom que je cherchais...

*Le nom que je cherchais si loin dans ma mémoire  
Je l'ai trouvé ce soir, fragile sous mes doigts.  
C'était un nom chéri, beau comme une victoire,  
Un nom à vous serrer très fort entre ses bras.  
Il attendait, timide, au milieu d'un parterre  
de prénoms endormis aux souffles des saisons  
Mais il couvre aujourd'hui de sa clarté légère  
tous les sentiers perdus qui cherchent ma maison*



# Revenir vers Monaco

par Michèle Bus Caporali

Le lycée Albert 1<sup>er</sup> s'entoure des jardins Saint-Martin. Naguère, les potaches flânaient dans les allées face à la mer, durant les moments vacants au quadrillage de leur emploi du temps. Au-dessus de la Porte Neuve, succédant au Chef Jean, Akéla regroupait les Louveteaux de la Troupe Saint Louis. Autour de la tannière cachée sous les branchages se dessinaient les ombres mystérieuses de leurs jeux, dans l'atmosphère d'une jeunesse insouciante.

A quelques pas de là, sur les remparts millénaires du Rocher, certains jours solennels les jeunes filles dansent toujours en jupe traditionnelle, rayée de rouge et blanc. Les drames de l'existence sont loin. Caracos féminins décolletés au-dessus des corselets de velours, cavaliers en bras de chemise et gilets fleuris dans l'hiver clément, les sujets du ballet de la Palladienne évoluent devant les caméras de la télévision qui les filment sous le grand soleil.

En quittant l'édifice princier que personne ici ne nomme une forteresse, on descend au rond-point de la Condamine par la Rampe Major pavée de briques. J'y revois la prouesse des chevaux de gardians venus de la Camargue pour une fête traditionnelle rendre hommage au Marquis des Baux, le Souverain dans ces remparts et tout autour.

Jouxant l'enfoncement du port Hercule jadis réservé aux petits you vous de pêche, on découvre une rive bâtie en quelques décennies pour empiéter sur la mer. Toute une ville surgie du terre-plein : Fontvieille et sa roseraie éclose du plateau telle une Atlantide miraculeuse jaillie des rêves architecturaux de la fin du XX<sup>e</sup> siècle.

La rade principale du port carré, moins ancienne, abrite de somptueux navires. Des tours immobilières aux façades pavées de mosaïques pastel dominant la perspective. La grève originale est recouverte. La chape blanche qui l'aplanit lui fait négliger l'altitude zéro.

Depuis des millénaires, le ressac retournait les galets avec un bruit de soupirs. Cette respiration maritime s'exhalait entre les piles encadrant les hangars à bateaux. On se baignait non loin d'une cabane où le Prince de l'époque allait manger la bouillabaisse avec Louis, le plus vieux des pêcheurs. Au modeste navigateur, une familiarité répandue à tous avait gardé uniquement son prénom, le démunissant de tout patronyme, cependant, ainsi, il était un ami apprécié pour lui-même, dans tous les rangs. Habiter en un lieu où les qualités humaines et la simplicité peuvent raccourcir l'échelle sociale pour des rapports plus chaleureux est sans prix.

Sur le Pont Sainte Dévote, un échangeur fait un édifice aéré, une sculpture moderne géante au milieu de la place où les enfants jouaient. Le soir, à la fraîche, tandis que les parents devisaient, assis sur les bancs tournés vers le vallon des Gaumates où quelques chats vivaient leur existence sauvage, les regards surplombaient une petite église au clocher pointu, entourée de verdure. On ne savait pas encore qu'une statue de la Vierge y recueillerait les larmes d'émotion d'une princesse blonde venue du bout du monde, elle aussi émergée des flots.

La villa Sainte Cécile étale toujours sa véranda, mais un poste à essence et son auvent ont remplacé le minuscule jardin triangulaire où, entre les plates-bandes et leurs bordures festonnées, deux allées pavées de dalles à dessins blancs et noirs, qui ressemblaient à celles d'un salon, conduisaient à un pêcher taillé en demi-sphère parfaite.

Tout était net et beau. Je croyais que le monde était astiqué partout. Nickel-chrome. Respecté par ceux qui

l'utilisent. Ici, le nécessaire comblé, l'agréable était à la disposition des gens, orné d'un cadre soigné, aux lignes incomparables. Il n'y avait pas d'envie. Participant à cet agencement, on entretenait avec fierté le moindre espace fleuri.

Le luxe, que n'ayant pas vécu ailleurs on ne mesurait pas, était de pouvoir évoluer dans la noblesse des comportements. Personne ne m'avait dit que c'était une exception, et que cet état d'esprit n'était pas universel.

Avec l'innocence des premières années de la vie, je n'avais pas l'idée que l'on pouvait souffrir comme une bête. Avoir mal jusqu'au fond du fond. Les petites jalousies du paraître menaient le jeu sur la Côte d'Azur, mais avec suffisamment de ressource et d'envergure pour ne pas avoir besoin d'écraser alentour.

Les élèves studieux de l'Académie de musique ouverte à tous accédaient à la scène de la société, à une place en pleine lumière. Tous les espoirs nous étaient permis.

On pouvait faire ses débuts à l'opéra de Monte-Carlo. Dans les chœurs d'enfants, ou en soliste :

« E qui chi viene ? Gianni Schicchi ! »

Puccini fait chanter même l'enfer de Dante.

Au cœur de Monaco, on est en même temps dans le pays des rêves et dans celui de l'enfance. Les transformations apparentes du décor font parfois regretter le cadre qu'on connaissait dans de plus jeunes années, toutefois, ce point de la côte est capable d'empêcher que les chagrins de la vie ne remontent pour venir vous serrer à la gorge. On s'y sent protégé. Les gens savent reconnaître ceux qu'ils avaient croisés. Le rôle qu'on s'est forgé se garde, incontesté. Où est la solitude ?

Il y a la Riviera des boîtes de nuit, et celle des ciels bleus, aperçue depuis des rocs escaladés à pied, ou assis à l'ombre des pins. La vue en est changeante. Une mélodie monte du bord de l'eau, dans chaque baie. Unique, différente jour après jour, selon l'endroit et l'heure. A la Mala de Cap d'Ail qui avait appartenu aux Seigneurs du Rocher, entre deux colères des vents la vue est impavide, dans la symphonie des verts. Au siècle dernier, le rivage s'y réchauffait de milliers d'orangers et de bigaradiers. Près des langues de sable fin qui annoncent Menton, sous la couleur dorée l'ambiance est trompeusement lascive. Au centre de bassins arrondis, on peut se noyer à quelques mètres du bord, à cause d'un courant de baie.

Tant qu'il n'y avait pas d'engins pétaradants ou de planches à voiles mal guidées pour fendre les flots sans précautions, on pouvait parcourir des distances inouïes en nageant. A partir de Roquebrune, sans mettre pied à terre, dauphins des eaux tranquilles, on retournait aux temps des origines humaines, presque redevenus amphibiens, respirant au tempo des mouvements liquides.

A ma génération, pour se reposer du large encore fréquentable, on se promenait dans les rues pieds nus, sans distinction de bourse. Après une baignade, il arrivait qu'on prenne pied sur des oursins. A cause des talons douloureux, on laissait dans les paniers les socques de bois achetées sur un marché italien. Les filles des producteurs de longs métrages attachés aux studios niçois de la Victorine ôtaient leurs ballerines souples pour suivre la mode d'une Brigitte Bardot déchaussée. Toutes, nous avons repéré la température des divers revêtements de trottoirs. En allant vers l'immeuble de la radio, le pavement jaune, nervuré de





dessins symétriques, brûlait la plante du tarse. Devant la façade, le goudron bordeaux était déjà caoutchouté, moelleux et tiède.

Dans les quartiers construits au début du XXe siècle, les engins de Formule 1 disputaient les premiers Grands Prix entre les édifices aux sculptures finement ouvragées. Des tribunes payantes étaient dressées aux passages élargis. Les résidents qui voulaient admirer gratis la course filaient de virage en virage pour surplomber le circuit en lacets. Le trajet sillonnait la ville bâtie à flanc de coteau. On se refilait le tuyau d'une perspective intéressante, aperçue d'un boulevard en corniche. Parfois, un ami logé sur le parcours ouvrait l'accès à son balcon. Le soir de la remise des coupes, au bal du Café de Paris Fangio l'Argentin dansait le tango avec langueur, et Stirling Moss déployait son dynamisme sur un rock endiablé, en dépit de sa petite taille.

A une autre saison, dans les anciennes ruelles étroites, on regardait passer des tacots qui rivalisaient de lenteur pour décrocher un trophée pittoresque. Interdiction de s'arrêter ! Le dernier arrivé sans faire caler son moteur obtiendrait le prix.

Deux époques se côtoyaient sans heurts. Tout le monde y trouvait son compte.

Sur les espaliers qui tapissent les pentes du Rocher où s'élèvent les plus anciennes maisons, Théophile, le chef jardinier, surveillait de l'intérieur l'enceinte du Palais, enveloppé dans un grand tablier de toile, et coiffé d'un chapeau de paille à larges bords. En costume-cravate sous l'habit de travail, prêt à se présenter aux audiences, il s'occupait des espèces végétales précieuses, contribuant à faire de cet enclos un endroit rare. Quand le Prince actuel est né, il était le doyen de la Maison. S.A.S. Rainier III l'a invité à se joindre au Conseil de la Couronne qui devait constater le sexe de son successeur héréditaire. Le rayonnement d'une nation n'est pas proportionnel à l'étendue de la surface que la population occupe sur le cadastre. Plutôt à ce qu'il y a dans les cœurs.

Dans les années mille-neuf-cent-cinquante, les parcs paysagers attiraient déjà les regards depuis la Grande Corniche où des scènes de cinéma hollywoodien ont été tournées. Remarqués par une jeune femme sublime, ils ont orienté ici le cours de l'histoire puisqu'elle les a visités guidée par son futur époux... qui régnait sur la Principauté.

Grace de Monaco s'est passionnée ensuite pour l'ikebana porteur d'originalité, de liberté, de pureté, d'esthétique. Tant il est vrai qu'ici la jeunesse est dans l'âme, le vieux Théophile, admiratif, et fasciné par cet art oriental dont il avait découvert la flore dans sa collection de timbres, du temps où Hiroshima était elle-même un jardin, s'était remis aux livres.

Les quartiers de gratte-ciel rappellent l'Amérique de Miss Kelly. En parcourant la ville, je repense aux anciennes demeures entourées de bosquets jusqu'au milieu du siècle passé. Entre eux, bordant les rues, étaient ménagés des parterres de gazon ornés de dessins botaniques multicolores, faits de corolles et de feuilles savamment cultivées et agencées. Dans ces parages, chacun est un peu jardinier.

Sur la colline urbanisée au-dessus de Monte-Carlo, des oliviers jamais taillés ont déployé dans les siècles passés leurs immenses chevelures d'argent. Les petits garçons des fermiers de la Moyenne Corniche jouaient à descendre la pente sans toucher terre, pour rejoindre l'école des Frères à quatre manches, manteau flottant sur la soutane à double rabat immaculé. Les gamins agiles sautaient d'un arbre à un autre comme depuis les trapèzes d'acrobates chevronnés. A l'automne, la récolte des fruits minuscules alimentait des

moulins dont il reste le nom, affecté au boulevard bordé de boutiques stylées qui suit l'ancien trajet du transport de l'huile.

L'arrivée du train à crémaillère est demeurée visible longtemps, entourée de banques, et sans wagons depuis que le dernier convoi, câble rompu, avait dégringolé les six-cents mètres de montagne en dessous de La Turbie.

Sur la place, aucune calèche n'attend des passagers à emmener vers le Casino à toiture de cuivre. Finies les années folles. Les terrasses en surplomb de la mer n'espèrent que des dames sans ombrelles, dont les toilettes ont occulté le style fluide et les drapés de Paul Poiret.

Les sites qui changent d'aspect et de structure veulent démontrer que les choses sont périssables. Ils ne peuvent pas renier le climat où l'on était joyeux. C'est vrai qu'à la recherche de son enfance, on court après le temps. On a le spleen de ce qui existait avant une trop longue absence. Les villes, aussi bien que les gens, ont besoin qu'on les accompagne dans leur évolution. Malgré tout, à la vision des toits qui abritaient les heures où se sont agencés les plus jeunes désirs, une émotion persiste. Dans la confrontation avec les murs modernes, entre eux mille détails subsistent. L'atmosphère générale est irremplaçable. L'amour des coins où on a grandi résiste contre tout. Du lieu de vie qu'on a chevillé au cœur, on accepte beaucoup, ainsi que de la part d'un ami ou d'un tout-petit, même les métamorphoses imprévues. On les accueille avec ravissement. La moindre trouvaille est une découverte merveilleuse, un éblouissement qui s'ajoute au tableau.

Pour cicatriser les blessures de l'existence, rien ne peut remplacer l'affection familiale, la tendresse qu'on reçoit de près, ni les reflets connus de son foyer d'enfant. Afin d'éviter la débâcle, il faut se reposer dans le moule dont on est sorti, où on colle en tous points. Rien n'empêche qu'on s'y reconnaisse et que l'on s'y repose. On est toujours ce qu'il a modelé, même après les entailles de la vie. Les rides que le temps a rajoutées sur l'enveloppe n'en changent pas la taille.

Etabli n'importe où, sans attaches, hors de mesure, à force d'avancer sous les intempéries, on finit par trop s'en demander. Pour venir à bout des montagnes, le courage ne suffit pas toujours.

Alors, on a besoin de retourner chez soi, se couler dans le paysage.

Les racines authentiques s'avèrent le seul ancrage qui n'entrave pas les élans.

Ailleurs, on ne sait plus la douceur du climat. Il faut se ressourcer dans l'espoir du printemps.

Vers les parfums d'été suivre la belle route.

Retrouver les éclats des musiques d'avant dans l'euphonie des mots et le rythme des phrases qui coulent comme un miel.

Aux endroits que l'on aime, on sait lire le temps sur les reflets des vagues, et le soleil s'annonce au fond de chaque vouûte qui s'ouvre sur le ciel.

24 novembre 2015

Texte adapté d'un chapitre du roman Exils

Inédit à ce jour.





**PRIX 2016**  
**Les 1000 mots du P.E.N. Club de Monaco**

**Marika Ruggiero**

*Les vagues de la vie*



7

Marika Ruggiero est élève de seconde 3 au lycée Albert I<sup>er</sup> de Monaco  
Madame Sabrina Paillé est son professeur de français



Ô avenir !  
Que de toi désirer ?  
Que devons-nous espérer ?  
Toujours rêveurs et obstinés  
Hélas ! Rien n'est jamais comme nous l'avons imaginé !  
Et si tout se réalisait ?  
Ô avenir !  
Que nous as-tu réservé ?

Journée de soleil  
Fleurs en éveil  
Rires parfumés  
Fleurs de rosée

Eclat de la mer  
Fraîcheur de l'air  
Ruisselante de bonheur  
Avenir, ici songeur, rêveur  
Tourbillon d'odeurs

Eveil de l'âme  
Souvenirs coupant tels une lame  
Flamme d'espoir  
Consolant les doutes du soir  
En illuminant le noir

Journée de pluie  
Un ciel gris  
Chaque chemin à l'apparence glissant  
Espoir fuyant les miroirs luisants  
Comme le brouillard offusque les rayons du soleil  
La confusion offusque la vie et ses merveilles  
Feuilles déchirées par le vent  
Tels les rêves emportés par le temps  
On se retrouve seuls en pleurant .... Le néant

Avenir, sans splendeur et morne  
En attendant la mort d'un regard sans forme  
Les mille parfums de l'averse  
Dans les cœurs, une douleur immense  
Et la solitude, une atroce tristesse

Jamais la vision de l'avenir n'est claire  
Jamais elle n'est précise  
Jamais facile de marcher dans l'obscur et dans la brise  
Jamais facile de trouver une spirale de lumière

Combien de questions !  
Le cours de la vie est imprévisible !  
Qu'y a-t-il au-delà de l'horizon ?

Personne ne peut se vanter le savoir, au contraire !  
Personne ne peut se soustraire au destin et ses surprises  
Personne n'est à l'abri de la destinée narquoise  
Personne ne devrait affronter ce calvaire !

Combien de déceptions !  
Le mystère de la vie est incompréhensible  
Qu'il y a-t-il au-delà des négations ?

Ô avenir !  
Que de toi exiger ?  
Que de la vie devons-nous espérer ?  
Toujours rêveurs et obstinés

Hélas ! Rien n'est jamais comme nous l'avons imaginé  
Et si tout se réalisait ?  
Ô avenir !  
Que nous as-tu réservé ?

Enfants !  
Êtres innocents !  
Espérant tant de l'avenir et de la vie !  
Ô, esprits irréfléchis !

Appréciant chaque instant  
Et toujours souriants !  
Tel un cadeau, leur joie  
Liberté chantée par leur voix  
Elle se déploie

Des anges venus du ciel, douceur  
Des âmes ignorant le mal et au grand cœur  
Leur imagination façonnant l'humanité  
Un monde juste, royaume de bonté  
Leur yeux illuminant le monde avec pureté

Hommes !  
Femmes !  
Vous qui avez perdu votre innocence !  
Vous qui avez perdu votre brillance !

N'avez-vous plus confiance en l'avenir ?  
Pourquoi ce besoin de tout anéantir ?  
Avenir, sans certitude  
Un rêve, hélas cauchemardeux !  
La vie, un jeu hasardeux !

L'inconscience abandonnée  
Par la responsabilité remplacée  
Des anges devenus démons  
Des âmes désormais à l'abandon  
Vivant de constante confusion.

Toujours à la recherche de réponses  
Toujours à la recherche du bonheur  
Toujours essayer de vaincre ses peurs  
Toujours trouver un sens à l'existence

A quoi serons-nous confrontés ?  
La vie coule, comme l'eau, inexorablement  
Mais pourquoi son cours ne pouvons-nous pas arrêter ?

Tout le monde rayonne d'inconscience  
Tout le monde abandonne sa douceur  
Tout le monde change, à contre cœur  
Tout le monde perd son innocence

A quoi notre avenir va-t-il ressembler ?  
Le futur nous attend invisiblement  
Mais pourquoi la vie nous fait-elle changer ?

Ô avenir  
Que de toi présager ?  
Que du futur devons-nous espérer ?  
Toujours rêveurs et obstinés  
Hélas ! Rien n'est jamais comme nous l'avons imaginé !  
Et si tout se réalisait ?  
Ô avenir !



Que nous as-tu réservé ?

Vivre et attendre ce que le demain nous dévoilera  
Prêts à exploiter pleinement les occasions présentées.  
Prêts à affronter et surmonter les difficultés rencontrées.  
L'avenir nous tendra les bras

Nous devons être prêts à tout !

L'avenir peut être brillant,  
Peut être fantastique,  
Peut être élogieux,  
Peut être ...

Mais, jamais il ne sera comme nous l'avons tant imaginé  
et désiré !

Nous devons le savoir !

Nos actions, nos pensées déterminent notre avenir  
en partie.

Et, il faut essayer aujourd'hui  
De choisir le chemin meilleur  
Pour ainsi pouvoir trouver le bonheur

Nous ne devons pas tout détruire !

Haine, Colère, Égoïsme !  
Pourquoi nos projets et nos rêves détruisez-vous !  
Ne jamais renoncer à nos desseins  
Il faut toujours arriver au bout et atteindre ses fins  
Même si la vie parfois décide pour nous

Avenir prétentieux  
Comme notre obstination  
Toujours concentrés sur rêves irréalisables  
Nous devons hélas aller de l'avant

L'avenir, une mer aux routes imprécises  
Vaste, infini  
Mouvements qui larment les secondes passées  
Les efforts sont inutiles !  
On n'aura de la mer que ce qu'elle voudra nous donner !  
L'avenir ne peut être commandé !  
Il n'exauce pas nos rêves, on n'obtiendra rien des  
choses espérées

Tempête ou paix,

Tel des marins nous naviguons dans cette mer  
incertaine qu'est l'avenir  
Il faut savoir naviguer en toutes circonstances !  
Rien ne peut nous empêcher de réussir  
En superficie agitée  
Les profondeurs immobiles  
L'essence près de nous en tout et pour tous  
Les rêves ancrés dans notre cœur. à jamais

Chaque vague, de sa force  
Sur le sable efface les traces  
Et se brise sur les roches qu'elle polit  
Tel l'avenir qui emporte le passé et qui nous change.

Calmes ou orageuses, les vagues  
Sereine ou affolée, la vie des Hommes  
... Tout peut changer d'un moment à l'autre !  
Cependant, l'important est de savoir surmonter les  
vagues.

Et ne jamais être pris au dépourvu

Les vagues de la vie arrivent brusquement,  
Lorsque on s'y attend le moins,  
Elles peuvent nous procurer de la joie, de  
l'insouciance, du pur bonheur.  
... Hélas ! Le contraire peut toujours survenir !  
Parfois, les vagues sont dévastatrices et nous  
emportent avec elles,  
Tel est le problème !

Ô avenir !

Que de toi désirer, exiger, présager ?  
Que devons-nous espérer de l'avenir et du présent ?  
Toujours rêveurs et obstinés !.

Hélas ! Rien n'est jamais comme nous l'avons imaginé !  
Et si tout se réalisait ?

Mais non !

Ô avenir !



# PRIX ARMAND LUNEL 2015

---

## Virginie LEMARCHAND

---



Ma famille est originaire de Normandie et je suis née à Rouen. J'avais 5 ans quand je suis arrivée avec mes parents en Ile de France et j'ai vécu toute mon enfance dans les Yvelines. Depuis 13 ans je vis dans le Vexin.

Après un baccalauréat littéraire, j'ai fait des études de communication puis de psychologie. Je travaille depuis 15 ans dans le secteur social sur Paris.

Petite j'écrivais des textes, des poèmes, des chansons. Je lis beaucoup et j'ai toujours écrit. C'est un souffle vital.

Depuis un an j'écris surtout des nouvelles que je soumets parfois à des concours.



10

---

## L'ÎLE

---

En mettant son sac dans le bateau, Lena se dit que certaines retrouvailles ont une saveur particulière. Elle a tout planifié pour passer tranquillement ces deux prochains jours sur l'île de son enfance, dans le grand chalet. Elle doit préparer la future vente et le week-end passera vite. Comment réagira-t-elle à ce voyage dans le passé ?

Bien sûr, elle retournera à la crique. Bien sûr, elle nagera un peu et profitera du calme. Bien sûr.

Mais peut-on tout prévoir ?





**Virginie LEMARCHAND**

*L'île*

**P.E.N. Club de Monaco**



11



Je jetai un ultime coup d'œil au contenu de mon sac avant de le lancer dans le bateau. C'était complètement ridicule, je l'avais déjà vérifié deux fois chez moi et une fois encore avant de fermer le coffre de la voiture. Je soupirai. Il fallait vraiment que j'arrête avec ces vérifications incessantes, ça frisait le comportement obsessionnel.

Le soleil était déjà haut et j'avais chaud. La voiture était garée à l'ombre, un peu plus loin, sur le parking. Les clés étaient rangées dans la pochette, cette dernière dans mon sac, le panier à provisions débordait de victuailles. Tout était en place. Difficile de croire que je partais seule et seulement pour deux jours. Je ne pus réprimer un dernier regard alentour et je montai dans le bateau. J'ai détaché la corde, démarré facilement le moteur et je suis partie.

Patrick, un ami de la famille m'avait prêté ce zodiac. Certes, il avait un peu hésité mais j'avais su balayer ses réticences par un sourire charmeur et un regard très légèrement suppliant. J'étais plutôt bonne en négociation et la partie n'était, de toute façon, pas difficile; depuis que j'étais petite, Patrick avait rarement réussi à me refuser quelque chose. Et j'avais appris à en tirer profit le moment venu.

Quinze jours après j'étais donc là, prête, casquette enfoncée sur la tête, lunettes de soleil extra larges sur le nez, short en jean et tee-shirt léger en guise d'uniforme.

De mémoire, j'avais à peu près vingt minutes de bateau avant d'arriver à destination. Je me sentais à l'aise. Je retrouvais avec plaisir des sensations lointaines, tenant fermement le gouvernail, m'amusant selon mon envie à varier la vitesse de mon embarcation, entre rythme régulier et accélérations soudaines. Des gouttelettes d'eau rafraichissaient régulièrement mes jambes, mon visage, me picotant de façon agréable. Un avant goût de liberté. J'ôtai ma casquette et lâchai mes cheveux.

Ciel bleu, pas l'ombre d'un nuage.

Je longeai la côte encore quelques minutes avant de commencer à m'éloigner un peu. Après tout ce temps, je me demandais quelle serait ma première réaction. Nostalgique ? J'en doutais, ce n'était pas vraiment mon genre. Mais curieuse à n'en pas douter.

Je maintenais une allure constante à présent et le trajet passa très vite. Seulement dix minutes après, je commençai déjà à la distinguer.

L'île.

Cette fois, j'y étais.

Après tout ce temps.

J'adorais par dessus tout cet instant de la rencontre, de la redécouverte. Il y avait différentes étapes. Tout d'abord on distinguait une ombre, un peu floue, imprécise. On plissait un peu les yeux pour tenter qu'elle soit plus nette. Encore un peu et apparaissait un contour avec des lignes de plus en plus franches. Quelques mètres de plus et elle s'imposait avec tous ses détails, ses rochers, ses arbres.

Je sentis que je souriais. Heureuse. Vraiment.

Je ralentis pour amorcer en douceur l'accostage sur le ponton. Je n'avais pas perdu la main. J'attachai le zodiac. Aucun problème. Je déposai rapidement mes colis hors du bateau. L'impatience me gagnait. Je vérifiai les attaches, ajustai la bâche de protection. Panier, sac, pochette, j'avais tout en main. Je me pressai.

J'empruntai le chemin de terre toujours visible, même si la végétation avait gagné en luxuriance. A chacun de mes pas, de façon très vive, les odeurs, les ombres, les couleurs, tout revenait avec force et presque à l'identique. J'aimais ce subtil mélange des sons, le clapotis de l'eau dans mon dos qui s'atténuait, doucement, à mesure que je m'éloignais, la terre sèche qui craquait sous mes chaussures et formait de la poussière; le chant diffus des oiseaux dans les arbres.

J'accélérai un peu le pas, râlant après mon panier trop lourd. J'avais prévu trop comme d'habitude.

Quand j'aperçus le chalet, cela me parut à la fois très étrange et complètement naturel. Je l'observai, quelques instants, de loin. Au premier regard, il semblait toujours en bon état. Je le trouvai plus petit que dans mon souvenir mais il demeurait imposant. Je posai mes sacs sur la grande table en bois installée à l'extérieur et je pris les clés. La porte grinça un peu. A l'intérieur, il y avait une légère odeur de renfermé mais beaucoup moins prononcée que je ne le pensais. Patrick était passé il y a quatre mois, au début du printemps, pour faire quelques vérifications. Il avait aéré un peu les lieux.

Je fis tranquillement le tour des pièces, la grande salle avec la cheminée, la cuisine ouverte, les quatre chambres, la salle de bain, les toilettes, et dans le fond la buanderie. C'était la pièce la plus éloignée. Petite je détestais devoir y aller, elle me faisait peur. Elle était sombre et bien souvent le terrain de jeux des araignées.



Aujourd'hui encore, toute adulte que j'étais, je refermai rapidement la porte. Dans une des chambres, je remarquai qu'une fenêtre était restée légèrement entrouverte mais pour le reste tout était en ordre. Je laissai tous les volets fermés, excepté dans la première pièce, ma préférée. La fenêtre donnait sur un superbe sapin. Le redécouvrir en ouvrant les volets chaque matin était juste un bonheur. Je pris le temps d'ôter et secouer le couvre-lit, je tapai sur les oreillers, je m'occuperais de mettre des draps un peu plus tard.

Je retournai dans la pièce principale. Je sentis le plaisir de revoir ce décor un peu rétro, le vieux canapé en tissu gris sur lequel était posée une myriade de coussins colorés; le tapis rouge, anciennement si vif et maintenant délavé et taché. J'aimais la petite table basse en bois brut, et surtout les deux fauteuils en cuir que Maman avait récupérés et rénovés. A droite contre le mur un vaisselier blanc que j'avais repeint moi-même quand j'avais dix ans. Toute seule, une grande fierté.

L'atout majeur de la salle était la grande cheminée, ouverte. Quand j'étais petite, je m'asseyais devant, avec un livre, tournant le dos au feu jusqu'à ce que la chaleur sur ma peau devienne telle qu'elle m'oblige à me lever. Le vieux tourne-disque fonctionnait toujours. J'allai remettre en route l'électricité, et l'eau, et je mis un disque de Sinatra. «Fly me to the moon, let me play among the stars". Je fredonnai en même temps.

Côté salle, sur la grande table en chêne, la belle coupe en verre, gorgée de fruits pendant l'été. Tout autour des chaises dépareillées. L'ensemble fait de bric et de broc était cependant très harmonieux et agréable. Ma mère s'en était chargée, avec talent. Elle avait tout chiné avec beaucoup de goût. On se sentait bien dans cette maison. Je continuai le tour du propriétaire. Je vis quelques cendres dans l'âtre. Un verre était posé dans l'évier de la cuisine. Il régnait un si grand calme. Je ressortis sur la terrasse, essayai rapidement une chaise de la main avant de m'y asseoir.

Je n'étais pas venue depuis des années, Maman n'en parlons pas. A plusieurs reprises, elle m'avait demandé de revenir sur l'île pour voir, vérifier que tout allait bien, pour jeter un œil comme elle disait. A chaque fois, j'avais toujours trouvé des excuses car je n'en avais aucune envie, je n'en avais pas le temps et je savais de toute façon que Patrick était là pour gérer. Dans l'ordre, c'était toujours mon excuse ultime : les enfants, le quotidien, le travail et Patrick. Elle n'avait jamais insisté. Aujourd'hui, les paramètres étaient différents, Maman était véritablement décidée à vendre. Patrick prenait moins de plaisir à venir, la charge devenant trop lourde. Et moi ? Moi, j'avais beaucoup plus de temps libre. Il semblait donc que le moment soit venu.

Je rentrais ranger mes provisions au frais et je branchai mon ordinateur portable. Je pensai à Patrick. Il venait deux ou trois fois par an et en général il restait quelques jours dans le chalet. Il faisait les travaux de maintenance. Si la maison était restée en si bon état c'était uniquement grâce à lui. A l'origine, il était l'ami et l'associé de mon père mais il ne nous avait jamais laissé tomber ma mère et moi. Nous lui devons beaucoup.

J'avais faim. Je préparai rapidement une omelette au jambon accompagnée d'un peu de salade et je m'installai de nouveau à l'extérieur. Je savourais. Simple mais délicieux. Un léger vent faisait sonner le carillon en bambou accroché au niveau du porche. Fermant les yeux un instant, j'ai levé mon verre à la santé du ciel et du soleil.

Les souvenirs refluaient lentement. Mon père avait fait l'acquisition de cette île dans les années 70. A l'époque ils avaient déjà, avec Patrick, leur propre agence immobilière et ils gagnaient beaucoup d'argent. Nous avions un niveau de vie assez aisé et confortable.

Pour mon père, cette île avait été une lubie, comme il en avait beaucoup à l'époque, semble-t-il. Il l'avait acquise pour une bouchée de pain. Elle n'était pas très grande, assez proche de la côte et facile d'accès. A l'origine, l'île était la propriété d'un client de mon père, un peintre hispano-américain, de seconde zone il faut le dire, très excentrique, riche et en mal d'inspiration. L'artiste aspirait à être un nouveau Picasso. A défaut d'en avoir peut-être le talent, il en avait les vellétés. Sa petite fortune lui permettait de pouvoir s'adonner à son art. Aussi, il avait acheté cette île, inhabitée, qui lui avait paru très propice à la réalisation de ses projets. Il y avait vécu pendant presque une année complète, seul. Il s'était fait construire un chalet assez simple mais avec tout le confort. Apparemment, quelques mois de cette vie solitaire avaient suffi à lui insuffler une nouvelle créativité. Il était retourné aux Etats-Unis et avait rencontré un succès certain avec ses œuvres insulaires. De fait, l'île n'avait plus alors, pour lui, aucune valeur et il voulait s'en débarrasser rapidement.

Mon père, qu'il connaissait déjà, s'était présenté; les deux hommes s'étaient plus et le marché avait été conclu pour une somme relativement dérisoire.



A l'époque, nous vivions en région parisienne. Une belle maison, de nombreux amis, peu de temps pendant l'année. Mes parents travaillaient beaucoup, nous faisons souvent des voyages. Très vite, l'île est devenue notre lieu de villégiature principal pendant l'été. Nous y passions plusieurs semaines, rejoints par nos amis et la famille. Il y avait de la place. Il y faisait bon. Papa, toujours très occupé, partait, revenait, faisait des allers-retours sur Paris pour son travail. Maman était professeur de littérature à la faculté de Nanterre. Elle était plus disponible et pouvait me consacrer du temps. C'était une période heureuse.

Je venais d'avoir quatorze ans quand mon père est parti. J'en ai un souvenir très précis. C'était un mardi, je rentrais du collège, j'avais fini tôt. J'ai posé mes affaires dans ma chambre, je suis allée dans la cuisine pour prendre quelque chose à grignoter et j'ai trouvé sur la table une enveloppe qui nous était adressée à Maman et à moi. Je l'ai ouverte avec un sentiment immédiat d'inquiétude. Je ne sais pas pourquoi. Il n'y avait que quelques mots : " Je ne peux plus. Je dois partir. Pardon".

Sur le coup, je me suis demandée pourquoi mon père avait choisi une si grande enveloppe alors que la lettre contenait si peu de mots. Ce fut ma première pensée. J'ai attendu le retour de ma mère sans bouger, sans penser, assise sur le canapé. Heureusement elle n'a pas trop tardé. Nous avons fouillé les penderies. Papa avait pris la plus grande partie de ses vêtements, son appareil photo, ses papiers. Il avait laissé le reste. Nous avons téléphoné à Patrick à l'agence. Il nous a dit que Papa s'était absenté en début d'après-midi pour une visite d'appartement avec des clients. Après vérification, il s'avéra que le rendez-vous était fictif. En fouillant le bureau de Papa, Patrick trouva, lui aussi, une lettre ainsi que des documents. Mon père lui laissait la gestion de l'agence dans son intégralité. Tout avait été préparé en bonne et due forme.

Plus tard, Maman s'est rendue à la banque. Mes parents ne s'étaient jamais mariés, refus des conventions, un reste de mai 68 peut-être. Elle apprit qu'une grosse somme d'argent avait été versée sur son propre compte et que le compte personnel de mon père avait été clôturé. Peu après, elle reçut le courrier d'un notaire attestant qu'elle était, dorénavant, l'unique propriétaire de la maison. En accompagnement, il y avait aussi une nouvelle lettre de mon père un peu plus personnelle et longue. En même temps ce n'était pas trop difficile. Il tentait d'expliquer sa décision, des mots censés justifier, rassurer et atténuer la peine. Une volonté louable pour un résultat improbable.

Dans notre entourage, personne ne semblait avoir eu vent de son projet de départ. Aucune autre femme ne surgissait de l'ombre. Rien. Il n'y avait qu'une évidence : le départ était prémédité et réfléchi. Mon père étant adulte et responsable, la police n'alla pas plus loin dans les recherches.

Pour moi le choc fut total. Maman, étonnamment, se montra plus modérée dans sa réaction. D'une certaine façon elle n'était pas surprise. Je crois qu'elle avait toujours su que mon père pouvait faire ce genre de choses, partir, céder à une impulsion. Un jour, bien plus tard, elle me dit : " C'est un leurre que de croire que l'on peut enfermer un cheval sauvage".

Mon père était un homme d'action, très drôle et sociable; mais dans l'intimité, il était peu bavard, parfois secret. Ma mère était d'une nature beaucoup plus extravertie, elle l'est toujours d'ailleurs. Je crois que leur couple fonctionnait plutôt bien. L'humour et l'esprit les réunissaient. Ils s'étaient, avec les années, accommodés de leurs différences. Pour ma part, je garde le souvenir d'un couple amoureux.

Demeuraient alors ce départ et ce mystère. Pourquoi ? Pour moi, ce message n'expliquait et ne justifiait absolument rien. Tristesse et colère s'intriquaient avec force. J'étais furieuse, j'étais blessée.

Trois malheureuses phrases et puis s'en va.

Qu'avait-il voulu dire ? Je ne peux plus ? Je ne peux plus faire quoi ? Etait-ce si difficile de vivre avec nous ?! De nous aimer ?! Et Pardon de quoi ? Pardon pour l'abandon ?! Pardon pour ce silence assourdissant ? J'avais parfois envie de hurler.

C'était comme une prise d'otage de mes sentiments. Je me sentais séquestrée par le chagrin. Les questions tournaient dans ma tête et jamais aucune réponse. Maman fut très présente, tentant de m'apaiser du mieux qu'elle le pouvait. Je la voyais aussi gérer son chagrin avec courage et détermination. L'humour fut sa force. Après le départ de mon père, pendant quelques jours, elle semblait attendre. Elle gérait le quotidien par automatisme, dans une forme d'inertie psychique. C'était comme si elle évoluait dans un espace de transition entre sa vie d'avant et sa douleur présente. Et puis, un matin, je l'ai vue passer avec un grand sac poubelle. Elle a vidé les penderies de la chambre et elle continué ainsi dans chaque pièce. Elle triait, elle faisait des cartons, elle se débarrassait de ce qu'elle n'aimait pas, ne gardait que ce que je voulais ou ce qui me reviendrait plus tard, les photos, les cahiers de dessin de mon père. Plusieurs jours durant, elle a fait table rase.





Et nous avons organisé notre nouvelle vie.

Dans les débuts, nous voulions éviter autant que possible de nous laisser envahir par les regrets et la culpabilité. Comment ne pas croire qu'il était parti à cause de nous ? Le temps passant, j'ai appris à écraser mon chagrin, enfermer ma colère et je me suis claquemurée dans ma fierté. Certains événements inattendus nous ont aidées à garder la tête hors de l'eau. Quelques mois après le départ de mon père, Maman a hérité d'un grand appartement à Paris. C'était une tante éloignée et ce fut un héritage providentiel. Nous y avons vu une chance et une occasion fantastique pour changer. Patrick nous a aidées à vendre la maison et nous sommes parties. Pour ma part, je n'aspirais qu'à cela. J'étouffais, je manquais d'air, j'espérais autre chose.

L'appartement où nous nous sommes installées était grand, en bon état mais relativement vieillot. Il fallait le moderniser et surtout l'aménager à notre goût. Nous nous sommes lancées dans les travaux comme si notre vie en dépendait. D'une certaine façon, nous nous sommes reconstruites en même temps que nous poncions les murs. Je garde de cette période un souvenir très fort. Nous étions dans la douleur mais il y avait parallèlement une énergie exaltante. J'adorais avoir les mains dans la peinture, dans la poussière. Maman me faisait confiance, me laissait prendre des initiatives. Je participais à chaque étape, j'apprenais. Nous avons eu des déconvenues et des fous rires. Je la suivais dans les brocantes, je bricolais, développais mes envies. Je pense que ma vocation d'architecte d'intérieur est venue de là. Le résultat fut superbe, nous en étions assez fières. Et pour la crémaillère, Maman m'offrit le chat dont j'avais toujours rêvé. Gribouille. Gros, pataud, câlin.

Les choses évoluaient donc mais Maman gardait toujours l'île. Au début, plus ou moins inconsciemment, elle espérait sans doute que Papa reviendrait. Et si elle avançait dans son travail de deuil, vendre l'île était une étape qu'elle ne se décidait pas à franchir. Nous avons continué d'y aller en vacances mais il fallait reconnaître que quelque chose avait été cassé, dans notre vie et en nous. C'était inexorable. Je me souvenais de cette chanson de Françoise Hardy : " C'est le temps de l'amour, le temps des copains et de l'aventure. Quand le temps va et vient, on ne pense à rien malgré ses blessures". Cette époque était révolue, nous le savions. L'île c'était Papa et le passé. Très vite, nous avons espacé nos séjours avant de les supprimer complètement.

Après quelques années, Maman a refait sa vie avec Antoine, un homme charmant, universitaire. Pas de vie commune, chacun chez soi mais de la complicité et du respect. Ils sont toujours ensemble. Moi j'ai fait mes études, j'ai commencé à travailler, je me suis mariée, j'ai eu mes deux filles. Une fois seulement, je suis venue sur l'île avec mes enfants. Mon mari n'avait pas aimé l'endroit. Trop loin, trop calme, trop isolé. Je n'ai rien imposé, je n'y tenais pas plus que cela. C'était mon passé.

Aujourd'hui mon mariage avait échoué mais l'île était restée.

J'engouffrai un dernier morceau de fromage et je laissai tout en plan. J'avais très envie de marcher. J'ai pris ma serviette de bain et je suis partie en direction de la crique.

La crique était mon endroit favori. Petite j'y passais des heures et l'endroit était devenu « la crique de Lena ». Il y avait de multiples poissons, les fonds étaient magnifiques et la flore très variée. Comme d'habitude, j'y allais avec mes palmes et mon tuba.

Pour y accéder, on devait traverser une petite forêt, ça sentait bon, il y faisait frais. La serviette sur l'épaule, mon sac à la main, je me suis dit que j'avais de nouveau quinze ans. Quand j'arrivai, je restai quelques instants à contempler la mer. C'était tellement beau, inchangé. Ce lieu m'avait toujours procuré un grand sentiment de quiétude. Une bulle intouchable, intemporelle et un bonheur qui devait être partagé. La pensée de mes filles me rattrapa soudain et avec elle, le chagrin tranchant comme une lame.

Je me hâtai de me déshabiller.

La fraîcheur de l'eau me fit un peu frissonner, je mouillai rapidement ma nuque, et je plongeai. J'avais besoin de me fatiguer. Je nageai pendant un long moment enchainant brasse et crawl, avant de faire une pause et de me laisser flotter sur le dos. Mon corps était léger. J'étais doucement ballotée, j'entendais le grain du sable qui bruissait au fond de la mer. Le soleil chauffait mon visage. Je fermai les yeux.

Ces derniers jours avaient été assez difficiles. Mon divorce avait été prononcé, tout était clos. Pendant plusieurs mois, je m'étais jetée avec frénésie dans l'action, que ce soit au travail ou à la maison. J'avais enchainé travaux, tri, rangement, réorganisations, sorties. Soirées remplies, week-ends chargés, nuits courtes.

Dans ma tête, soulagement et tristesse se mêlaient indifféremment. Il faut reconnaître que tout était allé très vite, je l'avais voulu, la situation le nécessitait. Mes filles étaient encore petites, Clara avait huit ans et Chloé avait six ans et demi. Je voulais faire au mieux pour elles. J'avais décidé de ne pas m'appesantir sur ce constat implacable : mes dix années de mariage avaient été effacées en une petite minute et quelques mots. Mon mari



était parti avec une autre femme et pour une autre vie. L'effet domino faisait que j'avais dû moi aussi organiser une nouvelle vie. Pour ne pas subir, j'avais fait ce que je faisais le mieux : j'avais agi. Ma meilleure amie Solène me répétait souvent : " toi Lena tu es une femme d'action". J'avais donc foncé tête baissée dans la bataille, m'occupant des papiers, mettant en place la nouvelle organisation au quotidien à trois et non plus à quatre. Aujourd'hui je prenais conscience que ce marathon, sans entraînement, commençait à manger mon énergie plutôt qu'à m'en insuffler. J'avais eu peu de temps pour prendre du recul.

Il y a quelques semaines, Maman m'a dit qu'elle voulait vendre l'île. Vraiment cette fois. J'ai répondu présente. Je m'étais dit que cette visite sur l'île serait une opportunité pour couper un rythme qui, j'en prenais conscience, me dévorait doucement.

Je repris la nage. Je plongeai, m'amusant à fouiller dans les algues. J'avais huit ans, j'avais quinze ans. Je ne m'arrêtais et ne sortis de l'eau que lorsque je sentis le froid me gagner.

Le sol était un mélange de sable et de terre. Je le malaxai entre mes doigts. Je me mis au soleil pour me réchauffer. J'avais nagé nue, profitant de ma solitude pour m'accorder ce plaisir. Je léchai mes lèvres, elles étaient salées par la mer. La peau de mes doigts était fripée. Je bus un peu d'eau et je mangeai une pêche, sucre et sel se mélangeant dans ma bouche. Je décalai un peu plus ma serviette à l'ombre. Le soleil brûlait trop et ma peau encore blanche ne pouvait le supporter. Je sortis mon livre, pensant à ma fille Chloé. " On ne s'ennuie jamais avec un livre, hein maman? Oui c'est vrai ma chérie".

Que faisaient mes filles en ce moment ?

Je cherchai sans succès mon téléphone. Je me souvins l'avoir laissé sur la table. A cette heure. Il devait être en plein soleil. Depuis quelques mois, j'étais assez coutumière de ce genre d'oubli. Si ma concentration était totale au travail, chez moi, dans ma vie quotidienne, je faisais encore preuve d'inattentions. Parfois, beaucoup. D'où mes vérifications récurrentes. Les premières semaines qui avaient suivi ma séparation avec mon mari, je perdais tout. Téléphone, clés, courriers, lunettes, posés au mauvais endroit, oubliés ou rangés dans des endroits incongrus. Une perte de temps monstrueuse.

Je m'allongeai sur ma serviette et je m'assoupis rapidement. Je rêvai de mes filles, de leurs rires, de leurs visages. Je rêvai que quelqu'un m'observait de l'autre côté de la forêt. Un bruit me réveilla en sursaut et je me levai pour regarder alentour. Un oiseau ou un rongeur probablement. Je réprimai un frisson et je regroupai rapidement mes affaires. J'avais envie de rentrer. Sur le chemin, quelques gouttes de pluie, aussi brèves qu'inutiles. L'air était lourd. Entre le soleil et cette petite ondée, je me demandai dans quel état j'allais récupérer mon téléphone.

Arrivée au chalet, je débarrassai la table et je le cherchai immédiatement. Contrairement à ce que je pensais, je ne le trouvai pas dehors. Je vérifiai dans mon sac avant de le voir enfin sur la petite table près de l'entrée. Improbable. J'avais froid. Avec les arbres, l'air autour du chalet semblait plus frais. Je pris une douche très chaude et j'enfilai mon pantalon de jogging ainsi qu'un vieux pull ample mais confortable.

Il était presque 20h.

Je mis la radio, le silence m'oppressait complètement. Je me servis un verre de Bordeaux. J'allumai un énorme photophore que j'avais trouvé dans la salle et je m'installai sur la terrasse. Le soleil s'estompait. Je scrutai tout autour de moi, tout était si identique à mes souvenirs, si ce n'est quelques herbes folles en plus. Cette immuabilité contrastait de façon saisissante avec les bouleversements que j'avais eus à gérer toute cette année.

Sur le rebord de la fenêtre, je vis une petite coupelle pleine de framboises. Je ne l'avais pas remarquée tout à l'heure. Je me levai pour la prendre. J'adorais les framboises et celles-ci étaient délicieuses. Patrick avait dû vouloir me faire une surprise et me les déposer juste avant mon arrivée sur l'île. J'écoutai le vent dans les arbres. Cela me rappelait le son d'une étoffe que l'on froisse. Dans le fond de la pièce, j'entendais les infos. Une mèche de cheveux vint effleurer ma joue. Je me souvins. Un jour nous étions sur une plage en Bretagne avec les filles et le vent soufflait très fort. Leurs cheveux volaient et se soulevaient en tous sens. Elles riaient, espiègles, heureuses.

Que faisaient-elles à cet instant ? Assurément elles étaient bien mais une partie de moi criait qu'elles auraient dû être, ici, avec moi et non pas ailleurs, loin. Colère, toujours aussi présente, presque inchangée. Impuissance.

Je me servis un autre verre et je rentrais.

Ce soir, je n'avais pas très faim. Un avocat, du saumon, du melon. J'ai expédié le tout. Je vérifiai la fermeture de la porte. C'était la première fois que je me retrouvais seule ici. Même si je me sentais en sécurité, l'isolement était total et déstabilisant. Rien à voir avec mes soirées dans mon appartement à Paris. Je me suis installée sur le canapé, recouverte d'un plaid et j'ai sorti mes dossiers.



Depuis six mois, je travaillais à la rénovation d'un hôtel sur Lyon. Ce projet me tenait vraiment à cœur. C'était passionnant, épuisant, absolument ce dont j'avais besoin. Je m'étais battue pour l'obtenir.

Il y a quatre ans avec deux amis, dont ma meilleure amie Solène, nous avons créé notre agence d'architecte d'intérieur. Cela fonctionnait plutôt pas mal, nous avons trouvé notre rythme et notre collaboration se faisait en bonne intelligence. Nous avons chacun nos spécificités et nos domaines de prédilection. Quand ce projet d'hôtel s'était présenté, il m'était immédiatement apparu comme une chance et il m'avait enthousiasmée. Je m'étais jetée dedans à corps perdu. C'était un gros chantier, sans nul doute le plus important que j'aie eu à gérer jusqu'à présent. Jean, le nouveau propriétaire, avait les moyens et l'ambition. C'était un homme intéressant, à l'écoute, ouvert à la discussion mais avec des idées parfois bien arrêtées. Il savait ce qu'il voulait, je n'hésitais pas non plus à défendre mes opinions. Une collaboration riche et des débats parfois âpres.

Je crois que j'ai toujours aimé les hôtels. Celui-là était bien situé. Il était composé d'un étage avec seize chambres et une grande salle de restaurant. Jean souhaitait de grandes transformations pour une ambiance plus moderne. Il visait une clientèle différente au standing plus élevé. L'endroit avait beaucoup de potentiel et tout l'enjeu était de parvenir à le moderniser tout en conservant le cachet de l'ancien. Professionnellement, j'avais le sentiment de me réaliser pleinement. Je retournais à la source de mes envies, de mes aspirations et inspirations. En dehors de l'aspect financier, je sentais également que pour Jean l'enjeu était grand. L'un comme l'autre, pour des raisons différentes, nous étions obnubilés par ce travail et je me mettais une pression monstrueuse.

J'étais mes papiers sur la table et je consultai mon ordinateur. J'avais justement reçu un nouveau mail de Jean. Il me faisait part de ses dernières remarques et suggestions. Sa vivacité d'esprit me plaisait beaucoup. C'était un homme séduisant, intelligent et drôle. Nous commençons à assez bien nous connaître.

La fatigue et le vin rendaient ma concentration très faible. Je regardai quelques croquis. Ce que je voyais ne me convenait pas, je remettais en question les choix déjà établis. J'insistai un peu mais je n'étais absolument pas constructive. Il fallait se rendre à l'évidence, je n'avancerais pas ce soir. Je préfèrai tout ranger et me détendre. Je mis un film sur mon ordinateur et m'installai confortablement sur le canapé. Je ne vis presque rien, le sommeil vint très vite.

Fatigue extrême, ni rêve, ni cauchemar.

C'est un rayon de lumière persistant qui me réveilla sur le matin. J'avais froid. J'étais découverte, mon plaid était tombé. Le chalet avait toujours été frais le matin. Je m'étirai, constatant que j'avais mal au cou et au dos. Humeur maussade. Enroulée dans la couverture, je me levai pour faire chauffer l'eau.

7 h.

Coup d'œil rapide dans la glace, état extérieur déplorable, mine chiffonnée, jambes ankylosées et migraine. Piqûres de moustiques pour compléter le tableau. Bilan plus que mitigé après cette première nuit.

Je sortis. La porte n'était pas bien fermée. Il y avait du jeu au niveau du verrou, il faudrait voir pour le réparer. J'essayai la chaise mouillée par la rosée du matin.

La forêt exhalait ses odeurs. Au programme de la journée, rangement le matin et quartier libre l'après midi. Vu ma forme, je ferais à mon rythme et ensuite j'irais nager et me reposer à la crique. Sur la table je vis la coupelle de framboises. Je restai en arrêt. Je ne l'avais pas mise à cet endroit hier, j'en étais vraiment certaine. J'essayai de me souvenir. J'avais mangé plusieurs framboises avant de reposer la coupelle sur le rebord de la fenêtre. Je vis la bouteille de vin. Vide. Je l'avais terminée entièrement au cours de la soirée. Je me sentis légèrement coupable. Fatigue et vin, comment savoir après tout ce que j'avais fait avec cette coupelle ? Le sifflement de la bouilloire interrompit mes pensées. Je rentrai prendre mon thé.

La migraine ne me lâchait pas. "Vu ce que tu as bu ma grande, viens pas trop te plaindre" fit une petite voix dans ma tête. Je mangeai mollement quelques madeleines. Il y a seulement un an, à la même époque, j'étais en vacances avec mon mari et mes enfants. J'avais encore des réminiscences, il y a un an on faisait ceci, on était là. Je détestais cela. Certains matins demeuraient difficiles, notamment quand j'étais seule et inactive comme maintenant.

J'abrégeai le petit déjeuner, douche express, short et tee-shirt. Je commençai par faire le tour de la maison. Comme je l'avais constaté la veille, il y avait peu à faire. Patrick avait effectué des travaux de plomberie en début d'année. Je décidai de m'occuper de la peinture écaillée des volets un peu plus tard. J'arrachai quelques herbes, j'enlevai les feuilles tombées dans la gouttière. A l'intérieur, je commençai par les chambres. J'ai secoué les couvertures, ouvert et vérifié le contenu des placards, passé l'aspirateur. Pas de dégâts faits par des rongeurs ni de problèmes de moisissure. C'était plus un état des lieux qu'autre chose. Il fallait préparer le chalet en prévision d'une future vente.



Je pris la vieille lampe à pétrole qui était dans la chambre du fond. Je l'imaginai bien dans mon appartement. J'emmènerais aussi le couvre-lit en patchwork. Il était un peu défraîchi mais il me rappelait les soirées au coin du feu que nous faisons avec mes parents. Je m'y enveloppais toujours après le repas pour me lover dans le grand fauteuil, près de la cheminée. Je lui trouverais bien une place chez moi.

Pause Café.

Après le rangement dans la cuisine, je sortis à nouveau. Il y avait un pot de peinture dans la remise. Travailler au dehors et manier le pinceau me fit du bien. Rester trop longtemps dans le chalet m'angoissait. J'avais terminé vers 13 h. Tomates mozzarella en guise de déjeuner et je suis partie une nouvelle fois pour la crique.

Sur le chemin, je remarquai que le temps avait beaucoup changé depuis le matin. Des nuages épais étaient apparus et le vent s'était levé. Il faisait encore plus lourd que la veille. Mon humeur aussi avait évolué, plus morose et beaucoup moins euphorique. Ce n'était pas une grande surprise. Moi d'habitude si entourée, je ne pouvais être que perturbée par cet isolement extrême. Mauvaise nuit et solitude à la Robison Crusoe, l'effet était garanti. Je l'avais anticipé avant de venir et j'avais sciemment voulu en prendre le risque. Je m'étais dit que cela serait bénéfique, juste moi, le silence et le temps de la réflexion.

Mon corps marquait la fatigue de la veille, je nageai à une allure plus tranquille. J'étais à la recherche uniquement du plaisir et de la sensation. Après quinze minutes, rien de tout cela n'était au rendez-vous. Je n'arrivais pas à me détendre, je manquais de coordination dans mes gestes, mon rythme était laborieux. Même le contact de l'eau n'arrivait pas à m'apaiser. Ma tête était trop encombrée, subtile paradoxe de vide et de trop plein, de fatigue et d'énergie prête à exploser. J'abandonnai à contrecœur et retournai sur la rive. J'avais froid. Je frictionnai mes cheveux et restai assise enroulée dans la serviette. Pas envie de lire. Aujourd'hui, la crique avait perdu son charme, insister était vain.

Je décidai de rentrer pour travailler. Sait-on jamais, peut-être que me pencher sur mon projet m'apaiserait un peu.

Le ciel s'assombrissait toujours plus, le soleil avait totalement disparu, les nuages plus nombreux viraient furieusement vers le noir. Le changement était saisissant. Le vent aussi s'était renforcé et les arbres étaient ballotés de gauche et de droite. Tout plaisir me quitta vraiment.

Qu'est ce que je faisais là ?

Je me suis vue telle que j'étais, absolument et tristement seule sur une île sans aucun intérêt, encombrée de souvenirs qui ne m'apportaient plus rien depuis longtemps. J'eus une envie folle de m'enfuir. J'accélérai le pas, me retenant de courir. Je pensais pouvoir gérer, non j'étais convaincue de pouvoir gérer cette petite escapade insulaire, mais il fallait l'admettre, encore une fois j'avais agi avec trop de précipitation. C'était une grosse erreur. " Lena, toi, tu agis et tu réagis " disait Solène. De là à me dire que je réfléchissais peu, il n'y avait pas loin, mais en réalité elle ne faisait que pointer une des grandes caractéristiques de ma personnalité. Action-réaction. Tout au moins dans ma vie personnelle, au travail, curieusement, je me montrais plus posée.

Je me pressai un peu plus. Je réfléchissais. Il devait être 17h. Il était encore temps de partir. Je pouvais ranger mes affaires rapidement, tout fermer et filer au bateau. Le tout en une heure maximum. Seulement le ciel n'augurait rien de bon et puis ce vent m'inquiétait. Ce n'était pas prudent. Et une toute petite part de moi refusait malgré tout de céder.

Je m'obligeai à m'arrêter pour prendre une grande inspiration et me calmer. Je regardai autour de moi. J'essayai de faire le vide. Non. J'allais rester et j'allais prendre sur moi. Encore une seule soirée dans cet endroit. Ce n'était pas grand chose. Ce n'était rien. J'avais de quoi me faire un bon repas, je passerais une bonne nuit et je pouvais partir tôt demain matin.

Quand je suis arrivée au chalet les volets claquaient. J'ai remis un peu d'ordre, bloqué la porte de la remise puis j'ai rangé les chaises de jardin sous l'abri. En arrivant devant la maison je vis qu'une nouvelle fois, la porte d'entrée était entrouverte. J'avais vraiment fait attention en partant pour la crique, je l'avais claquée et coincée. Sans doute était-ce le vent, mais ces ouvertures intempestives commençaient à me porter sur les nerfs. Je restai quelques secondes immobile sur le pas de la porte puis j'entrai. Deux pas à l'intérieur et je stoppai à nouveau. Pas un bruit. J'écoutai. Un brusque courant d'air claqua la porte juste dans mon dos et m'arracha un cri. Nom de Dieu ! L'intérieur du chalet était très sombre. Sans réfléchir, j'allai prendre un couteau dans la cuisine. J'avançai lentement dans la pièce. J'ai plus ou moins crié " il y a quelqu'un ? " d'une voix qui se voulait très assurée, réalisant dans le même temps que j'avais en main mon petit couteau à éplucher les pommes de terre. Bonjour l'arme de défense. Ridicule. Autant faire vite. Je fonçai et vérifiai toutes les pièces, allumai toutes les lumières. Evidemment





le chalet était vide. Je revins rapidement dans la salle, verrouillai la porte et j'accrochai la clé au mur. Cette fois aucun doute possible.

Enfermée telle une souris dans sa cage.

J'allumai la radio, grésillements, je ne captais rien. Regard à l'extérieur. Il faisait presque nuit.

Maintenant, les arbres penchaient furieusement. J'allumai mon portable pour consulter le net, tempête en prévision. Ce n'était pas prévu, changement brutal, anticyclone. Explication documentée. Blablabla.

Bref c'était là et c'était sur moi. Il n'y avait plus qu'à attendre.

Je retournai vérifier encore les fenêtres. Le réseau était faible, pas d'affolement. Pas grave comme je disais souvent aux filles. Je ne savais pas trop quoi faire, je me sentais démunie et passablement à bout de nerfs. Il fallait que je me détende. A cet instant précis, j'entendis comme une espèce de grattement, léger puis de plus en plus prononcé. Mon corps se raidit. Je restai immobile, seuls mes yeux cherchaient la provenance du bruit. Et je ne voyais rien. J'avais clairement peur. Le bruit se précisa sur ma droite et je vis sortir du coin de la cheminée un rat qui traversa la pièce à toute vitesse. La tension retomba d'un coup et j'éclatai de rire. J'avais besoin d'un remontant pour surmonter ces trois évidences : j'étais seule, j'étais triste, j'avais peur.

J'ai fouillé dans les placards. J'ai trouvé deux bouteilles de Bordeaux. J'espérais bien que Patrick aurait une petite réserve. Dans tout mon stock de nourriture, je n'avais pris qu'une bouteille de vin et je l'avais bue beaucoup plus vite que prévu. Je suis sortie rapidement prendre des buches dans la remise. Une feuille de vieux journal, des brindilles et je fis un feu dans la cheminée. J'ai mis mon sweat et des grosses chaussettes. Malgré tout, je ne me réchauffais pas. Je regardai encore une fois mon téléphone. Cette fois plus aucun réseau. Pas de retour possible, j'y étais dans la solitude absolue. Et le vent soufflait de plus en plus fort contre les murs.

Je me tenais assise enfoncée dans le grand fauteuil, écoutant le vent et observant les flammes dans l'âtre. J'alternais, une cacahuète, une gorgée de vin. Encore une cacahuète, une gorgée de vin. J'en étais là dans mon manuel de survie quand j'ai fondu en larmes. Très doucement. Une larme après l'autre glissant sur mes joues. Je n'étais pas seulement fatiguée, j'étais à bout de forces. Je lâchais prise et abandonnais toute résistance. Enfin je pleurais sur la fin d'une partie de ma vie, je pleurais sur mes illusions, sur les trahisons, sur mes bébés déjà si grandes et qui me manquaient tant aujourd'hui. Triste, lucide et de nouveau très en colère.

Le jour où mon mari m'avait appris qu'il me quittait, j'avais pleuré toute la nuit sans pouvoir m'arrêter. J'avais écouté ses semblants d'explications et nous avions parlé jusqu'au petit matin. Il m'avait trompée, il voulait partir, il n'y avait pas de retour en arrière possible, tout avait été dit. Je m'étais sentie abandonnée, injustement lâchée, mais dès le lendemain matin, j'avais serré les dents et je m'étais lancée dans l'action. Mes enfants étant ma priorité absolue, j'avais enfoui le chagrin sous un amoncellement d'obligations. Cela ne me posait pas de problème, je l'avais déjà fait, je l'avais déjà vécu. Or une évidence s'imposait, je n'avais nullement digéré, je n'avais fait qu'enfouir le chagrin et ce soir, je la sentais ressurgir cette douleur ancienne, familière avec son flot de colère qui forçait en dessous. Prêt à se déverser.

Mon verre était vide. En me penchant pour prendre la bouteille de vin sur la table, j'ai aperçu mon reflet dans la vitre. Et ce que j'ai vu ne m'a pas plu du tout. Vraiment pas. Je me suis levée d'un bond et j'ai couru dans la salle de bain. J'ai cherché la paire de ciseaux, j'ai saisi une mèche de cheveux et j'ai coupé d'un coup net. Juste au dessous des oreilles. Vingt centimètres. Je l'ai laissée tomber sur le sol et j'ai continué, les larmes coulant, le nez mouillé. Moche, vieille, dépassée, nulle. Je voulais me débarrasser de cette femme là, de cette Lena que je refusais. Moche, moche. Mais qui étais-je vraiment ? Qui étais-je maintenant ? Moi si enjouée, si déterminée, si forte mais aussi si apeurée, si triste, et surtout tellement désolée de ce qui était arrivé. Je coupais encore, encore. Je ne voulais plus de ces cheveux longs, de ces jolies boucles. Clac, clac, faisait le ciseau.

Clac, clac. Encore, encore.

J'avais ravagé plus de la moitié de ma tête quand j'ai entendu un craquement monstrueux. L'orage. Très fort et très proche.

Le bateau.

Je n'avais pas vérifié les attaches. Je doutais qu'il puisse y avoir un problème mais je ne pouvais pas prendre le risque. Je laissai tout et je retournai dans la grande pièce. Quand j'ouvris la porte, le vent me repoussa presque à l'intérieur. La pluie tombait fort. Je pris une torche sous l'évier, je cherchai quelque chose pour me protéger et m'enroulai dans un plaid, je n'avais rien d'autre sous la main et je fonçai. A peine dehors, je fus mouillée. Je courus mais je voyais peu de choses. Les herbes me cinglaient les jambes, les gouttes tapaient brutalement sur mes épaules. Au ponton, le bateau tanguait furieusement mais il tenait toujours. La bâche qui le protégeait s'était



un peu détachée sur l'arrière. Je devais la retendre pour mieux l'accrocher. J'ai mis la lampe dans la poche de mon pantalon, tiré la corde et rapproché le zodiac. Le vent me bousculait, difficile de manœuvrer. Agenouillée sur le ponton, j'essayai de maintenir le plastique en serrant plus fortement la corde. Je n'avais pas de prise. Je lâchai le plaid, inutile de toute façon. Alors que je me penchais encore une fois, la lampe glissa et tomba dans le bateau. Je lâchai la bâche qui se rabattit sur moi et me cingla durement l'épaule. Intense douleur. J'essayai encore. Je n'avais pas assez de force. Encore une fois. Trop difficile. Je restai agenouillée sur le ponton, mes bras étaient lourds, l'épaule me lançait.

Je n'y arrivais pas, je n'y arrivais pas, je n'y arrivais pas.

Et j'ai hurlé de rage et de fatigue, j'ai hurlé mon chagrin et toute ma colère trop longtemps contenus. J'ai tapé la lampe sur le ponton jusqu'à l'éclater en mille morceaux, me coupant la main au passage.

Je restais là, incapable de la moindre initiative. Pourtant il fallait que je bouge. J'essayais de me lever quand j'ai aperçu une ombre qui se dirigeait droit vers moi. Elle avançait très vite. J'ai cru que j'imaginai mais il n'y avait aucun doute. La stature était grande. Un homme. Il approchait encore. Il portait une espèce de ciré avec une capuche, je ne voyais pas son visage. Mon cœur s'est accéléré à un tel point que ma poitrine me fit mal, la peur m'a envahie. D'un bond, j'étais debout, le corps en alerte, et j'ai commencé à courir. J'ai glissé, me tordant la cheville mais je me suis relevée aussitôt, continuant en direction du chalet. Je n'avais pas été assez rapide, il était déjà sur moi et m'attrapait par les épaules. Je n'étais que réflexes. J'ai commencé à me débattre, à taper dans tous les sens. Folle d'angoisse. Il était plus grand que moi, il avait beaucoup plus de force. Je lui donnai un coup de genou dans l'aîne. Il cria et plia un peu mais il me maintenait toujours. Je ne lâchai pas, et j'essayai de le mordre. Il fallait que je le blesse, qu'il me lâche. Je luttais toujours, j'étais terrifiée, je ne savais plus et je reçus une gifle magistrale qui me sonna l'espace d'une seconde mais décupla encore ma haine. Et j'ai entendu un cri : « Lena arrête ». J'ai stoppé net. Effet immédiat. Une voix d'Outre-tombe. Une voix que je connaissais.

Profitant de mon inertie, l'homme me tira par le bras sans que je tente de me dégager. On se mit à courir. Je fus heureuse de voir le chalet. J'entrai la première et je me retournai aussitôt. Il bloqua la porte puis me fit face. Nous nous tenions ainsi immobiles, dégoulinants et inondant le sol. Soudain il enleva son ciré et partit le mettre dans l'évier de la cuisine. En dessous il était vêtu d'un tee-shirt et d'un short. Il enleva ses baskets. Je le regardais évoluer, toujours statique. Il passa devant moi et se dirigea vers la cheminée pour remettre du bois.

Je me décidai enfin à bouger et je m'approchai tout près de lui. Je scrutai son profil, observant sans vergogne les cheveux poivre et sel, coupés très courts, le nez fin, les sourcils broussailleux, la barbe de quelques jours. Sans prendre en compte ma présence, il continuait d'attiser le feu. Dix, vingt, trente secondes et enfin il tourna la tête pour me regarder :

- Tu vas attraper froid, va te couvrir, me dit-il.

Le ton était sec, le regard acéré. Je sentais ma joue qui me brûlait encore.

Je n'amorçai aucun geste, le fixant toujours. Il répéta sur un ton plus vif encore :

- Va je te dis, tu es trempée jusqu'aux os. Va te couvrir. Et tu inondes le sol.

Je n'appréciais aucunement son air hautain et la façon dont il s'adressait à moi mais je m'exécutai. Il pouvait dire ce qu'il voulait mais le fait est que j'étais frigorifiée et que je grelottais. J'ai pris une douche bouillante et j'ai laissé mes vêtements trempés dans le bac à douche avant de me frictionner vigoureusement avec une serviette. Devant le miroir, avec mes cheveux coupés d'un seul côté, l'effet était pitoyable. Le néon me donnait le teint blafard et accentuait mes cernes. Je me coiffai rapidement et j'attachai mes cheveux du mieux possible. Les mèches s'échappaient et ne tenaient pas avec l'élastique. Je verrais plus tard. Ma cheville me faisait mal, je vis qu'elle était légèrement gonflée. Ma main n'avait qu'une éraflure. Rien pour me soulager, pas de crème, pas de bandage. Je mis un tee-shirt et je m'enveloppai avec le couvre-lit. Je n'avais pas de vêtements chauds de rechange. Je revins dans la salle en boitant un peu. Mon allure devait faire peine à voir. Il m'en fit immédiatement la remarque.

- Tu as vraiment une sale tête, dit-il. Qu'est-ce que tu as fait à tes cheveux ?

- Qu'est-ce que ça peut te faire ? répondis-je du tac au tac.

J'allai dans la cuisine et je mouillai un torchon. J'étais à saturation. Il se tenait assis dans un des fauteuils. Je m'installai sur le canapé en face de lui et j'enroulai ma cheville avec le tissu.

Silence.

Il s'était changé et il portait un pull et un pantalon. D'ou sortait-il ses affaires? Il y avait deux verres de vin sur la table basse. J'en pris un sans demander et je me rassis en grimaçant. Ma cheville me lançait de plus en plus.



C'est lui qui me détaillait maintenant de la tête aux pieds sans aucune gêne. J'essayais de rester de marbre et de soutenir son regard. Toujours sans un mot il se leva et revint deux minutes plus tard avec des vêtements et un tube de crème.

- Tiens, c'est un peu grand mais tu seras plus à l'aise, et applique ça sur ta cheville. Ca va te faire du bien.

Il se tenait debout devant moi, attendant. Mon orgueil criait de refuser mais mon corps exprimait des besoins très terre à terre. Je pris le tout. Il s'occupa à nouveau du feu pendant que je me changeais. Un pull en laine, un pantalon trop large, des chaussettes épaisses. J'étais encore plus ridicule qu'il y a cinq minutes mais j'avais chaud. J'appliquai la crème sur ma cheville et je m'enveloppai de nouveau avec le couvre-lit. Je me sentais un peu mieux. Il revint s'asseoir en face de moi. Je demandai à brûle pourpoint :

- C'était toi les framboises dans la coupelle ?

- Oui.

Silence. Puis :

- Tu les adorais quand tu étais petite, dit-il.

- C'est toujours le cas, continuais-je.

Silence. Chacun son verre à la main. Attente. Observation.

Tout se bousculait dans ma tête. Tellement de questions. Je ne voulais pas engager le dialogue. De son côté, il ne semblait pas pressé de faire évoluer la situation. Il avait cette sorte d'éclat de rire dans le regard que je connaissais si bien, que je reconnaissais. Moi, à l'intérieur, je sentais la tempête et je ne conservais mon calme qu'avec beaucoup de difficulté. J'ai bu une autre gorgée de vin, je l'ai gardée en bouche un moment avant de l'avalier. Silence. Puis je me suis concentrée sur le passage du vin dans mon gosier. Patience. Une autre gorgée. Et la vague est arrivée, j'ai explosé, aboyant les phrases telles qu'elles venaient :

- Mais putain qu'est ce que tu fais ici ? Depuis quand tu es sur l'île ? C'est là que tu te cachais pendant toutes ces années ? Tu vas parler bordel au lieu de me détailler comme tu le fais !!!

A peine un battement de cil, et quand je le vis porter son verre à ses lèvres, avec une lenteur horripilante, j'ai juste eu envie de lui arracher les yeux.

- Je vois que ton langage s'est beaucoup élargi avec les années. Je t'ai connu plus polie ma fille, dit-il calmement.

Petit sourire en coin avant qu'il ne ponctue sa phrase d'une gorgée. J'étais à la limite du hors contrôle. Il se foutait carrément de moi à me parler de mes manières comme si j'avais cinq ans. Je luttai contre l'envie de me lever et de lui retourner la gifle qu'il m'avait donnée, la colère en moi débordant de partout. Je fis un effort surhumain pour reprendre un peu le contrôle et parler avec calme. A son instar.

- Epargne-moi, s'il te plait, ton discours de père offusqué. C'est complètement déplacé et j'ai largement dépassé l'âge de ce genre de remontrances.

Il sourit largement cette fois, opinant de la tête et il tendit son verre en ma direction.

- Sur ce point tu as absolument raison.

Un point partout, la balle au centre. Il reprit :

- Aussi pour répondre à l'une de tes nombreuses questions, je suis arrivé ici il y a à peu près deux mois.

Depuis deux mois ? Je pris une inspiration :

- Où étais-tu depuis que je suis arrivée sur l'île ? Je ne t'ai pas vu, dis-je.

Il remplit nos deux verres de vin.

- J'ai eu envie de quitter le chalet pour dormir à la belle étoile. Cela fait trois jours qu'il fait très chaud. J'avais besoin d'avoir un peu plus de fraîcheur.

- Et tu te cachais où ?

- Dans la petite cabane de la forêt. Et je ne me cachais pas.

C'était une question de point de vue, je ne relevai pas. Pas étonnant que je ne l'ai pas aperçu. Je n'avais jamais aimé cette cabane, je n'y mettais jamais les pieds. Je poursuivai.

- Où sont tes affaires ? demandais-je. J'ai vu que tu avais changé de vêtements.

- J'en ai très peu. Une partie est toujours là-bas et l'autre est rangée dans le débarras du fond.

Le débarras. Deuxième endroit où je détestais aller. Il était clair que je ne risquais pas de retrouver sa trace.



- Pourquoi es-tu ici ?

J'étais consciente que mon ton était abrupt mais il m'était impossible de mettre plus de formes. Il ne semblait pas s'en formaliser. Quand bien même l'eût-il fait, c'était au-dessus de mes forces.

Il se leva et alla dans la cuisine. Sur un plateau, il mit du pain, du jambon, du fromage, des tomates. Assiettes, couteaux et une nouvelle bouteille de vin. Il se déplaçait avec agilité. Je réalisai que j'avais très faim. Il posa le tout. On mangea en silence. J'avais mis un disque de Supertramp en fond sonore pour couper le silence. Je ne le pressai pas de répondre. Je réfléchissais de mon côté. Il prit une cigarette, me demanda s'il pouvait fumer et m'en proposa une. Je n'avais pas fumé depuis dix ans mais j'acceptai. Au point où j'en étais.

- Je suis malade, dit-il. Je voulais revenir sur l'île avant de partir pour de bon.

- Ça fait trente-deux ans que tu es parti pour de bon.

C'était sorti tout seul. Il tiqua à peine. J'eus envie de me mordre la langue mais en même temps c'était la stricte vérité. Je l'observais. Il n'avait pas l'air souffrant, un peu mince peut-être mais en même temps comment pouvais-je savoir ? Après toutes ces années. Je demandai :

- Qu'est ce que tu as ?

- Ca n'a pas grand intérêt. Pour faire bref, c'est du genre irrémédiable.

C'est étrange mais la nouvelle ne me fit pas grand chose. J'étais peut-être devenue insensible. Je me contentais juste d'intégrer les informations. Je repris.

- Je veux savoir.

- Quoi ?

- Tout, je veux tout savoir.

Il me sourit, penchant la tête de côté.

- De toute façon on est bloqué ici tous les deux. Non ? Alors vas-y, je t'écoute.

- Ou as-tu vécu pendant toutes ces années ?

- Je suis parti à l'étranger. J'ai voyagé.

- Pourquoi tu es parti ?

- C'est difficile à expliquer. Son regard partit ailleurs puis revint sur moi. A l'époque je n'ai pas su faire autrement.

" Je n'ai pas su faire autrement ". C'est bon, je connaissais la chanson. Cette phrase avait un air de déjà vu. La colère me fit retour avec la vitesse du boomerang. J'enchaînai immédiatement avec un sourire mauvais.

- Qu'est ce que ça veut dire, explique moi un peu ? Tu n'avais pas d'autre choix que de nous abandonner maman et moi ? Est-ce que tu réalises la peine que tu nous as faite ? Le chagrin et l'inquiétude que nous avons eus !

J'avais presque crié. Il me regardait avec tant d'attention. Si j'étais prête à accuser, il était assurément prêt à encaisser. Sa voix était douce.

- Je n'ai aucune excuse, je ne peux pas justifier ce que je vous ai fait à ta mère et à toi. J'ai agi par égoïsme. A l'époque, j'étais perdu, j'avais l'impression de ne pas être à la hauteur de vos attentes. En réalité c'était un faux problème. C'est moi qui ne me trouvais pas à la hauteur de mes propres attentes. Vous n'aviez rien demandé. Il s'interrompit un instant puis il reprit. C'est venu insidieusement. J'avais beaucoup de responsabilités, c'était mon choix. Et puis un jour, cela m'a semblé impossible à assumer. J'étouffais, j'étais mal et je ne trouvais pas de solution. Fuir m'est apparu comme la seule évidence.

Et bien à moi, cela ne me suffisait pas. Ce raisonnement était un raccourci, ces paroles n'étaient que des mensonges.

- Pourquoi n'as-tu pas demandé de l'aide à Maman ? dis-je. Pourquoi ne lui as-tu rien dit ?

- J'en étais incapable. J'avais honte.

Pour la première fois, il baissa le regard. Juste un instant fugace.

- Mais honte de quoi putain ? criai-je.

- De ne pas être celui qu'elle espérait.

Je secouai la tête.

- Mais qu'en savais-tu ? Elle aurait sans doute pu faire quelque chose. Elle t'aimait.

- Je ne voyais pas les choses comme cela. C'était ma réalité. Je ne m'attends pas à ce que tu comprennes.



Je le regardai. Il y avait ce décalage entre nous. Sa réalité contre ma réalité. Il parlait d'une voix calme et moi je sentais la fureur. Et elle grandissait. Je savais qu'il avait raison, mes émotions étaient exacerbées. Je n'avais pas envie de la comprendre sa foutue réalité. Elle ne m'intéressait pas, pas plus que son explication. J'écoutais, je ne voulais pas autre chose, je me moquais du sens de ses paroles mais je voulais juste continuer. Je me disais que je n'en avais pas fini. C'était maintenant. J'accusai.

- Ta place était avec nous. Tu devais être avec nous. Tu es parti brusquement, comme un lâche, sans explication.

- Le courage ne s'improvise pas ma fille. Je n'aurais jamais dû partir. Je l'ai réalisé assez vite mais il était de toute façon trop tard pour faire machine arrière.

Qu'était-ce alors ? De la fierté mal placée ? Un manque de discernement ou encore des mensonges ? J'avais le choix entre toutes ces directions. Je ne pouvais en choisir aucune.

- Tu avais tout à fait le droit de partir, mais pas de cette façon. Pas avec cette violence. J'ai beaucoup pleuré, dis-je dans un souffle. Je l'avais dit presque plus pour moi que pour lui.

J'avais l'impression d'avoir de nouveau quatorze ans. Je ressentais la même peine qu'à cette époque. Cette sensation de béance insondable dans mon ventre, cette inertie psychique à élaborer un abandon incompréhensible car inexplicable. Nous nous regardions fixement.

- Rien de ce que je pourrais te dire aujourd'hui n'effacera le passé. Rien. Sache seulement qu'il n'y a pas un jour où je n'y pense pas.

C'était sa conclusion. Ils étaient beaux ses remords, personnellement ils me laissaient de marbre. Je haussai les épaules de lassitude. Mais encore une fois il était dans le vrai. Les mots du présent ne pouvaient combler l'absence laissée par ceux qui n'avaient pas été prononcés il y a quelques années. Le mal était fait. Et je m'étais construite autour. Cela m'avait constituée, je le réalisai soudain. Cela m'avait bâtie. Avec mes forces et mes faiblesses. Brusquement, c'était comme si les dernières pièces d'un puzzle se mettaient en place en moi. Plongée dans mes pensées, j'en oubliai presque sa présence. Mais il me regardait toujours et il attendait. Et il posait sur moi un regard bienveillant.

- J'ai deux filles, lui dis-je soudain.

- Oui je sais.

- Comment ça tu le sais ? fis-je étonnée.

- J'ai toujours eu un œil sur toi.

Je le scrutais :

- Je ne comprends pas. Qu'est ce que ça veut dire ?

- Je suis très fier de ta réussite professionnelle, dit-il sans tenir compte de ma question.

Cette fois, j'étais assommée. Comment avait-il ces informations ? Je demandai une fois encore.

- Mais comment le sais-tu ?

- Je te l'ai dit, j'ai toujours eu un œil sur toi. Il me fit un large sourire.

D'une certaine façon, ces retrouvailles étaient avant tout une épreuve de force. Frontale mais subtile. Chacun avançait ses pions, voulait gagner la partie tout en respectant l'adversaire. Il demeurait pourtant qu'à chaque fois il avait un coup d'avance sur moi.

- Raconte-moi où tu as été, demandai-je alors.

J'entendis le vent qui soufflait toujours aussi fort. J'étais contente de ne pas être seule ce soir avec cette tempête au dehors. Je ne savais pas qui était cet homme en face de moi, je ne le connaissais plus, je ne le connaissais pas. J'avais toujours les mains gelées. Pourquoi étais-je là ? Autour de moi je n'avais rien à quoi me raccrocher. C'était mon passé mais ce n'était plus moi. Une fois encore, les larmes se mirent à couler. J'étais extrêmement lasse. Antoine, mon père, cet homme tellement pleuré, et tellement étranger, restait silencieux. Il se leva et prit mon verre vide des mains pour le poser sur la table. Il partit vers la salle de bain et revint avec une serviette, une brosse et la paire de ciseaux.

- Tu as toujours été maladroite avec des ciseaux, me dit-il doucement. Je vois qu'en ce domaine tu n'as pas fait beaucoup de progrès.

Il installa une chaise à côté du canapé. Je m'y assis. Il mit la serviette sur mes épaules. Il me coiffait doucement. Je fermai les yeux au contact de ses mains sur ma tête. Il me parlait, sa voix me berçait. Il ponctuait ses phrases par un mouvement de ciseaux.





- Est-ce que tu te souviens que je te coupais les cheveux quand tu étais petite ? Clac. J'aimais bien ça. Clac. Et toi aussi. Clac. C'était notre moment à tous les deux. Je t'ai fait beaucoup de mal quand je suis parti. Clac. J'en suis conscient. Ta mère aussi a souffert. Je te demande pardon. Clac. Clac. Clac.

Les mèches ne cessaient de tomber. Je ne pleurais plus.

- J'ai vécu pendant plusieurs années en Amérique du Sud. J'ai travaillé comme ouvrier. C'était une vie complètement différente de celle que j'ai connue avec ta mère et toi. Une vie de solitaire. Je ne me suis jamais marié et je n'ai pas d'autres enfants. J'ai beaucoup bougé et je suis revenu en France il y a dix ans.

Mon cœur se serra à cette idée. Dix années qu'il était en France et il n'avait jamais essayé de nous contacter ni de nous voir. Comme s'il lisait dans mes pensées, il dit :

- C'était trop tard. Le temps avait passé, nous ne pouvions plus le rattraper. Et je n'assumais pas.

Je l'interrompis :

- Et tu vis où ?

- A Paris.

Encore une fois toutes ces années aussi proches et aussi loin l'un de l'autre. Cette nouvelle provoqua en moi une certaine amertume.

- Tu étais tout à côté et tu n'as jamais essayé de nous voir, dis-je. C'est difficile à encaisser.

Il continua sans relever :

- Dernièrement, j'ai su que tu allais venir ici.

- Comment ça ?

- J'ai repris contact avec Patrick il y a quelques semaines. Je voulais lui dire au revoir à lui aussi.

Patrick ? Il ne m'avait rien dit. Il allait me le payer cher celui-là. Mon père me dit :

- Ne lui en veux pas, je lui avais demandé de ne pas t'en parler. Je ne savais pas si j'allais avoir le courage de t'affronter. Je voulais t'observer et aviser. Disons que les événements climatiques ont un peu précipité les choses, en tout cas au niveau de la prise de contact.

- C'est pour ça que tout était rangé. Qu'il n'y avait aucune trace de toi. Tu envisageais de ne pas te manifester auprès de moi ?

- Oui je l'ai envisagé.

- Bonjour le courage en effet, dis-je.

Mon ton était sarcastique.

- Je l'ai envisagé comme dernier recours mais je ne le souhaitais pas. J'avais vraiment envie de te parler.

- J'aurais aimé que tu voies mes filles.

- Je les ai vues de loin. Elles sont très belles.

Cette fois je me retournai pour le regarder. Comment ? Qu'est ce que cela signifiait à la fin ? Il vit toutes ces questions dans mon regard. Et je sus de nouveau que je n'aurais pas de réponse. Il reprit :

- Par contre, ton mari est un vrai con, laisse-moi te le dire.

J'éclatai de rire. C'était vraiment inattendu.

- Tu as vraiment l'air très bien renseigné ! dis-je en souriant.

Il répondit à mon sourire.

- Je sais que tu vis des moments difficiles. Tu t'en sortiras. Tu es forte. Et tu n'es pas du genre à lâcher.

- J'ai mal, dis-je en murmurant et en lui tournant de nouveau le dos.

- Ça Passera. Ça passe toujours. Tu as les moyens de le faire. Ne doute pas.

Curieusement ses dernières paroles me touchèrent.

- J'ai beaucoup aimé ta mère, dit-il. Je n'ai même aimé qu'elle. Elle est toujours aussi belle.

- Et elle a réussi à être heureuse. En dépit de ce que tu lui as fait.

- Je sais.

- Est-ce que au moins tu as trouvé ce que tu cherchais ? demandai-je.

- Non et il n'y avait de toute façon rien à trouver. J'avais déjà tout trouvé. Je n'ai fait qu'essayer d'oublier ce que j'avais perdu.



Je l'ai cru. Le ton était sincère, la vérité terrible, le constat sans appel.

J'essayai à nouveau :

- Dis-moi depuis quand es-tu malade ?

- Chut on verra ça demain. Il commence à être tard. Il faut dormir. Allez, j'ai fini. Tu as une meilleure tête maintenant.

Mais je ne voulais pas dormir. Je voulais savoir encore. Mais que savoir d'autre ? Je voulais surtout qu'il me parle. Encore. Que j'entende sa voix, qu'il me raconte une histoire comme quand j'étais petite. Tout cela semblait si irréel. Mais j'étais épuisée. Il a installé des coussins et il m'a aidée à m'allonger sur le canapé. Il m'a remis de la crème sur la cheville et m'a fait un bandage.

- Tu es fatiguée. Il faut dormir. Ne t'inquiète pas, je reste là.

Il m'a bordée puis il s'est assis sur le fauteuil en face de moi. J'ai essayé de lutter contre le sommeil mais je n'y arrivais plus. J'ai encore vu son regard sur moi et j'ai sombré. Une fois de plus, j'ai mal dormi. J'avais très chaud. J'ai fait des cauchemars. Il y avait du bruit, du vent, des vagues énormes, mes enfants et moi. J'ai crié je crois. J'entendais mon père qui me disait au loin "je suis là, je suis là. Dors. Dors". Je coulais, je remontais, je coulais encore et je luttais pour rester en surface.

A mon réveil, tout semblait calme. J'étais perdue. Je ne savais plus trop où je me trouvais. La pièce était vide. Je suis allée dehors. Il y avait des traces visibles du passage de la tempête mais aucune de mon père. Sur la table de la cuisine, une fleur, des framboises, une lettre : « Ma chère Lena, une nouvelle fois je fuis comme tu peux le constater. Pour te protéger cette fois. Je ne veux pas que tu me vois dépérir. Je ne veux pas que tu vois ma fin. Pardonne-moi pour le mal que je te fais encore. Arrange ta nouvelle coupe, elle te va bien. Tu es une femme merveilleuse et une bonne mère. Continue mais choisis mieux ton nouveau compagnon. Je ne pourrai jamais effacer le passé. Crois en ton avenir. Surtout sois heureuse. Je t'aime. Ton père »

Encore une fois l'oiseau s'était envolé. Mais cette fois, je ne lui en voulus pas. C'était sans doute mieux ainsi. Je n'étais pas très surprise; il n'aurait pas été facile de revenir et modifier le passé. Curieusement, ce matin, les choses me semblaient plus claires. Je n'avais plus de colère et je voulais rentrer chez moi. Je pris le temps d'apprécier le petit déjeuner, c'était mon dernier ici, je n'y reviendrais pas. Je rassemblai mes affaires. Ma cheville était toujours sensible mais c'était supportable. En regroupant mes dossiers de travail, je vis des annotations inconnues. C'était l'écriture de mon père. Il avait consulté les documents pendant mon sommeil. Cela m'agaça un peu mais les suggestions étaient bonnes. L'idée me traversa que nous aurions pu avoir une bonne collaboration. Si tout avait été différent.

Je vérifiai mon sac et je partis sans un regard en arrière. J'avais un message de mes filles sur mon téléphone. Il me tardait de les revoir. Encore deux jours. Sur la table de la cuisine j'avais laissé mon panier avec un mot « Je t'aime aussi Papa. Ta fille Lena ».

Alors que je m'éloignais en bateau, je me retournai et je fis un signe d'adieu de la main en direction de l'île. Je savais que quelque part il me regardait. C'était sa décision. Il était trop tard. Je fixai une dernière image de l'île dans ma mémoire et je mis de nouveau mon visage face au vent. La lettre de mon père était dans mon sac, preuve que je n'avais pas rêvé. Je pensais au lendemain. Il était temps d'avancer, véritablement. J'avais laissé derrière moi l'enfant en colère et abandonnée. Je laissais une partie de ma vie et le passé. Je laissais la femme et la rancœur. J'emmenais mes projets et mes espoirs. Je ne savais pas ce qui allait se passer maintenant mais je retournais chez moi.



# Le décès dans le journal

par Alain Pastor

Nous avons tous nos petites habitudes. Qu'elles relèvent ou non de la conscience, il est aisé de reconnaître un individu par la répétition de faits et de gestes, la récurrence d'expressions écrites ou orales, qui lui sont propres. On se souvient du héros de Diderot qui, sans se soucier des conditions extérieures, se promenait au Palais Royal, vers les cinq heures du soir. Dénués de toute extravagance, le philosophe ou le médecin, analysant ces comportements, parlerait volontiers d'idiosyncrasie; mais voilà un mot bien trop savant pour désigner l'activité routinière de notre héros : l'écrivain Robert Delille.

Chez lui, point de promenades vespérales. Depuis l'enfance et le souvenir douloureux des cours de gymnastique, il conservait une aversion pour tout effort physique qui pût détériorer sa complexion qu'il croyait délicate ; il se complaisait dans le repos et ne s'en portait pas plus mal ; du moins c'est ce qu'il prétendait à ses interlocuteurs, inquiets d'une telle indolence.

Comme il se levait tous les matins à sept heures précises, son habitude - nous pourrions dire aussi, son plaisir - était la lecture attentive du journal, qu'un coursier zélé déposait devant sa porte, dès potron-minet. Sitôt la gazette récupérée, vêtu d'un peignoir, il s'asseyait sur le fauteuil en velours du salon ; à côté, posée sur un guéridon en bois colonial - héritage d'une aïeule spécialisée dans la contrebande de tabac, selon la légende familiale - fumait une tasse de thé, qu'il s'obstinait à sucrer avec excès, malgré les mises en garde de son médecin.

Il aimait donc ce moment apaisant, prélude à une journée de travail ; et bien que, la lecture terminée, il eût déjà tout oublié, il éprouvait une vive contrariété quand quelque cause le privait de son journal. La une parcourue, les titres retenus, il allait aux articles au gré de son humeur ; parfois, il s'attardait sur la relation d'événements tragiques survenus dans des pays qu'il situait à peine; à certaines périodes, il s'inquiétait de la valeur d'indices boursiers dont il ignorait la signification ; il suivait avec intérêt les chroniques d'experts en économie qui affirmaient que le monde allait mal et que, « si rien ne changeait », nous courrions à la catastrophe. La chronique se concluait souvent par la suggestion d'achat du dernier ouvrage de l'un de ces experts en apocalypse, avec la mention : *succès d'édition ! Déjà vendu à des milliers d'exemplaires.*

Ce matin-là, après avoir lu les premières pages, son attention se porta sur quelques lignes insérées dans la rubrique culture ; coincé entre le résultat contesté d'un radio-crochet et l'annonce du report de la tournée d'un groupe folklorique, c'était un article, bref et concis, qui rapportait son décès en ces termes : « On a appris hier soir le décès de l'écrivain Robert Delille, survenu à son domicile, à l'âge de cinquante sept ans. On ne connaît pas encore les causes de sa mort, mais selon certaines sources, il aurait succombé à une crise cardiaque. Romancier, nouvelliste, poète à ses heures, Robert Delille n'aura jamais confirmé les espoirs qu'avait suscités, chez certains critiques, la

parution de son premier ouvrage : " *Le Sorcier de Santorin*". Par la suite, à l'exception de son recueil " *Un Dimanche sous la pluie*" qui obtint le « Prix du Dragon Terrassé » et de son roman, aux accents stendhaliens, " *La Femme du voisin*", sa production littéraire devint irrégulière et, malgré le soutien fidèle de son éditeur, " *Le Livre et demi* ", les spécialistes purent affirmer que le style de Delille manquait de cette force qui fait les écrivains de caractère. Il restera néanmoins le souvenir, pour ceux qui l'ont connu, d'un homme attachant, sincère, et passionné. Nous ne connaissons pas encore la date de ses obsèques."

Robert Delille laissa tomber de ses mains le journal, après avoir lu et relu l'article qui lui apprenait son décès. Il se leva et se mit à marcher autour de la grande table du salon, comme un péripatéticien à qui l'on viendrait de soumettre un problème. Il voulut d'abord prévenir son épouse. A cette heure, elle devait voguer au large de l'Alaska, avec sa chorale ; une croisière thématique, lui avait-elle dit, animée par le Professeur Raphaël, un spécialiste du chant des mammifères marins et probablement son amant, bien qu'après trente ans d'une union paisible il considérât l'hypothèse plus en statisticien qu'en époux blessé. Il songea au décalage horaire et se ravisa. Il lui annoncerait plus tard la nouvelle de son décès. Il choisit alors de joindre Virginie, sa maîtresse, rencontrée dans un salon du livre ; son mari y dédicait un ouvrage sur les crimes passionnels ; seulement, voilà peu, ils s'étaient quittés fâchés, et elle lui avait demandé de ne plus jamais l'appeler ; peut-être comprendrait-elle qu'il désobéisse pour un tel motif, mais il était encore tôt, et elle n'avait sans doute pas encore lu le journal ; d'ailleurs, elle ne le lisait jamais. Là aussi, on verrait après. Que faire en attendant? Il opta pour l'action : se doucher, s'habiller, puis filer au marché pour quelques courses. Parce qu'il était bien vivant, et qu'un homme vivant a besoin de boire et de manger. Pourtant, il trouva prématuré de sortir, comme s'il eût pu apparaître indécent de se promener insouciant dans le quartier, le lendemain de sa mort; mort, il l'était, le journal l'avait affirmé ; bien-portant, aux yeux de tous, l'affaire pourrait devenir louche. Il était aussi nécessaire de rester chez lui, afin de répondre aux nombreuses personnes qui, après la lecture de l'information, ne manqueraient pas de se manifester. Pour l'heure, rien. C'était plutôt logique; il pensa que certains iraient directement le voir à la morgue.

Et puis, il eut une idée. Qu'il trouva d'abord plaisante, mais la suite allait infirmer ce sentiment. Il appela le journal qui avait annoncé son décès, afin d'apporter un démenti - et qui était mieux placé que lui ! - à cette nouvelle. Il se présenta au standard, mais la jeune femme dut lui faire répéter, car elle ne comprenait pas : « De l'huile ? », il crut utile d'ajouter à l'énoncé de son nom: l'écrivain ! Mais sans résultat. Il fut quand même dirigé vers différents services : loisirs, sports, économie, et finalement, culture ! Là, un certain Gérard, à la voix féminine, lui répondit : « Robert Delille, écrivain ? Désolé, je ne vous connais pas, mais je suis nouveau...depuis six



26



mois...Que voulez-vous ?...La nouvelle de votre mort, dans notre journal ? Ce n'est pas possible, on vérifie toujours nos informations... c'est que je ne l'ai pas sous les yeux... rectifier ? Il faut que je demande l'autorisation à mon rédacteur en chef... non, il n'est pas arrivé, il est en reportage au salon des vélos électriques, le ministre y est présent...C'est d'accord, oui, je vous comprends, vous pouvez compter sur moi, il vous rappellera dès son retour...avant midi ? Oui c'est possible, je vous souhaite une bonne journée, pardon ?... Qui a rédigé l'article ? Je ne sais pas, ils sont trois dans la maison question bouquins, tous compétents ! Bonne journée, encore une fois...oui, c'est sûr, il vous rappellera ». Le rédacteur en chef ne rappela pas.

Ce n'est que vers midi que survint le premier coup de fil. Robert Delille hésita devant le ton à adopter en de telles circonstances ; en effet, celui qui téléphonait ne pouvait imaginer qu'un mort allait lui répondre ; il décida de modifier sa voix afin de laisser un doute à son interlocuteur. C'était un comédien qui avait lu sur scène certains de ses poèmes, et de cette émotion partagée était née une amitié qui ne résista pas au moment toujours délicat du partage des recettes. Il était donc surpris de l'entendre, mais touché de sa sollicitude. Il reprit sa voix habituelle ; s'ensuivit un dialogue :

- Merci de votre appel, comment allez-vous ?
- Bien, et vous ?
- Vous n'avez pas lu le journal ?
- Jamais de journal ! Sauf d'un écrivain.
- On y annonce mon décès !
- Comme c'est curieux.
- Outre que la nouvelle soit bien sûr fausse...
- C'est vraiment curieux.
- On expédie mon œuvre en termes désobligeants...
- Lisez-moi le passage.
- « ...et passionné. »
- Oui, bien sûr, c'est un peu sec, mais pas faux sur le fond.
- Ah bon ! vous aussi ?
- Vous connaissez ma franchise...
- Elle vous a coûté bien des rôles !
- Je suis un pur et...
- Au fait, que voulez-vous ?
- Je viens de terminer un roman que j'ai écrit entre deux tournées...
- C'est bien vous me l'enverrez...
- Il n'a pas encore d'éditeur et j'aimerais que vous me recommandiez au « *Livre et demi* ».
- C'est que...l'édition se porte mal...
- On dit toujours ça, allez ! au nom de notre vieille amitié.
- Bon ! je ferai lire votre manuscrit mais...
- Vous l'aurez demain au courrier, et pas d'inquiétude pour votre notice nécrologique...
- Pourquoi ?
- Les gens ne lisent plus les journaux ou alors ils ne regardent que les photos...
- La mienne n'y est pas !
- Tant mieux.

A propos des éditions *le Livre et demi*, Robert Delille considéra qu'il serait peut-être bon de se manifester, afin de les rassurer. Il voulut parler au directeur. Il était en réunion.

Sa secrétaire, avec qui il avait eu une aventure quand elle était jeune mariée, fut quand même surprise de l'entendre : « Je croyais que vous étiez mort ! » Il se sentit ragailardi et répondit : « Que nenni ! » Puis, il voulut faire de l'esprit : « J'ai refusé de suivre les Parques » ; elle ne comprenait pas, il cita alors un poète chinois, pas plus de succès ! Et comme elle avait du travail et souffrait d'une dent de sagesse, elle abrégéa puis raccrocha.

Il retourna s'asseoir, reprit le journal, lut à nouveau l'article qui annonçait son décès, et soudain se mit à crier : « Mais, ce n'est pas vrai ! », comme s'il en eût à l'instant compris le sens et que par son énergie vocale il eût pu s'adresser à tous les lecteurs, tombés sur l'information, afin de les convaincre.

C'est au moment où il décida de se restaurer que le téléphone sonna une deuxième fois. Le directeur des éditions du *Livre et demi* en personne ! Au ton de la voix, grave, solennel, Robert Delille crut d'abord qu'il allait lui présenter ses condoléances pour son décès, mais s'épargnant tout amabilité le directeur demanda : « Je suppose que vous avez lu le journal ? »... il n'attendit pas la réponse et reprit : « Je voulais vérifier moi-même, je suis sûr que c'est un coup de cette crapule de... », il cita un nom inconnu de Delille et continua : « mais ce qu'il ignore c'est que dans *l'affaire du Bois Doré*, je le tiens ! » Delille se demanda s'il lui parlait du même article : « Vous parlez bien de mon décès ? », L'autre hurla : « Vous croyiez que je parlais de l'horoscope ? » Delille se voulut rassurant : « La nouvelle sera démentie dans l'édition de demain. » Pas assez pour calmer le courroux du directeur : « Trop tard ! Le mal est fait ».

« Je suis vivant » crut utile de préciser notre écrivain ; loin de calmer le patron, cette affirmation parut le déchaîner : « Vous peut-être, mais les éditions du *Livre et demi* auront du mal à s'en remettre ! Je suis désolé mon ami, il faut que l'on se voie ! » Comme souvent, ce "mon ami" n'aurait rien de bon, « j'ai fait sortir votre contrat, car ça a trop duré ! » S'ensuivit un long développement où le directeur, citant, pêle-mêle, des théoriciens de l'économie de marché, La Fontaine, et son grand-père maternel pour sa sagesse paysanne, en vint à la conclusion qu'en congédiant Delille, il faisait montre de cette lucidité propre aux grands capitaines d'industrie ; il ajouta : « J'aurais dû prendre cette décision depuis longtemps, mais je suis un sentimental. »

La conversation prenait fin. Delille remercia le directeur de son appel.

L'après-midi passa sans autre anicroche ; les heures avaient défilé et il n'était pas sorti ; il avait lu, puis il avait écrit, mais sans entrain ; enfin, il se souvint de prévenir son épouse, mais la communication avec le navire, qui devait toujours voguer au large de l'Alaska, devint vite confuse ; on lui avait répondu dans une langue qu'il ne connaissait pas, bien qu'il perçût de l'agacement dans le timbre de la voix du réceptionniste ; heureusement, on le mit en rapport avec une hôtesse de la compagnie qui sut parler sa langue natale : « Pamela, à votre service. » Il dit : « C'est un message pour ma femme. » L'hôtesse : « Que dois-je lui dire ? » Delille : « Que je vais bien et... », il hésita, « ...que je ne suis pas mort ! », Pamela : « Que vous n'êtes pas mort,





voilà, c'est noté. » Delille, méfiant : « Vous lui direz ? » L'hôtesse, professionnelle : « On lui dira. » Il remercia, mais elle avait dû passer sur une autre ligne, car il était de nouveau avec le premier réceptionniste, vociférant, cette fois, mais c'était peut-être des remerciements. Robert Delille préféra en rester là.

Un coup de sonnette, en début de soirée. C'était le voisin. Il ne trouvait plus son chat :

Il a disparu...

- Lui aussi ?
- Le vôtre aussi ?
- Je n'ai pas de chat...
- Je ne comprends pas.
- Je vous expliquerai.
- Il doit être sur votre balcon...
- Lequel ?
- Celui de votre chambre.
- Je vais voir.
- Il est noir.
- Désolé, pas là.
- C'est la première fois qu'il s'échappe.
- Il reviendra.
- Nous allons mettre une annonce dans le journal pour signaler sa disparition.
- Bonne idée.
- Justement, ma femme a dit que l'on parlait de vous dans le journal, ce matin.
- C'est vrai.
- Vous avez écrit un nouveau livre ?
- Non, on disait que j'étais mort.
- Ah bon ! Elle aura mal compris.

Le voisin sorti, Delille fut alors saisi d'un doute. Il appela une relation commune au couple ; un cri d'effroi lui répondit ; il insista :

- Je vous assure, c'est bien moi !
- Ah mon Dieu ! Comme vous m'avez fait peur !
- Désolé !
- Mais, le journal ?
- Une regrettable erreur.
- Quelle honte ! Et à notre époque en plus !
- Vous avez peut-être prévenu ma femme ?
- Dès que j'ai appris, mais ils étaient partis en excursion voir les phoques.
- J'ai envoyé un message postérieur au vôtre.
- Quelle chance !
- Vous trouvez ?
- Elle sera contente de savoir qu'il y a eu méprise. Et que vous êtes toujours vivant..
- Oui, c'est quand même une bonne nouvelle.
- Et puis elle tenait tant à cette croisière. ( Il se tut).
- Je suis désolée, ce n'est pas ce que je voulais dire. — (Nouveau silence).
- Vous m'avez comprise. ( Il l'avait comprise).

Robert Delille s'approcha de la fenêtre du salon. Elle offrait une vue sur un parc avoisinant, mais il faisait déjà nuit, et peu de lumières alentour pour empêcher l'obscurité d'envahir l'allée centrale ; l'atmosphère lui parut lugubre, il fut même troublé par un silence inhabituel apparu insidieusement, comme s'il n'était plus que le seul résident

de son petit immeuble ; il tendit l'oreille à la recherche de quelque signe de vie, en vain. Plus que la résidence vidée de ses occupants, il avait l'étrange sensation d'un quartier déserté par ses habitants ; alertés de l'imminence d'une catastrophe, ils auraient fui, tel un régiment en déroute abandonnant l'un des siens au bord du chemin. Il voulut sortir pour vérifier cette impression, mais une grande lassitude tomba sur lui. Pour quelle raison ? Rien qui ne pût trouver justification dans un premier temps ; il avait lu le journal, envoyé et reçu des appels, vaqué à son travail ; une journée somme toute tranquille, n'eût été la nouvelle de sa mort ; il se dit alors qu'il n'avait pas mangé et il attribua sa faiblesse à cet oubli ; il alla chercher fébrilement un morceau de sucre, comme un compagnon canin en quête de récompense. Malgré plusieurs tasses de thé avalées, le sucre ne manquait pas ; l'un, posé sur la soucoupe, fut avalé sur-le-champ. Il se sentit mieux ; le sursaut ne dura guère. Son bras gauche fut soudainement parcouru de crampes, et un vertige le contraignit à s'asseoir ; de la main droite, il frotta sa poitrine en proie à des démangeaisons ; par surcroît, il eut la mâchoire crispée. Il eut la force de prendre le journal, et le porta à son regard, mais, il ne sut pourquoi, à cet instant, surgit dans sa pensée l'image d'un film qu'il avait vu enfant : *c'était un homme qui courait sur le toit de la terrasse d'un aéroport, avant de s'écrouler*. Il ferma les yeux sur cette vision.

Le quartier fut réveillé par un tohu-bohu, et chacun sut très vite qu'un chat égaré en était la cause ; au coeur de la nuit, ses miaulements insistants avaient plus irrité qu'ému les habitants ; on s'en était remis aux pompiers pour mettre fin à ce vacarme nocturne. On avait convié le propriétaire de l'animal à participer à sa recherche ; l'homme, fort d'une intuition, guidait les pompiers dans leur manœuvre de récupération du félin fugueur ; on le localisa dans l'appartement contigu au sien ; heureux, comme s'il eût résolu une énigme, le propriétaire dit à l'un des sauveteurs du minet :

- J'étais sûr qu'il avait fui chez Monsieur Delille !
- Qui ?
- Mon voisin : il est écrivain.
- Il est connu ?
- On parle de lui dans le journal.
- Il ne répond pas.
- J'entends ses miaulements.
- Je parle de votre voisin.

Après que l'ordre fut donné par un supérieur, un pompier, jeune et alerte, put s'introduire dans l'appartement de Robert Delille, en forçant l'un des volets du balcon. Il visita la chambre : personne. Il pénétra dans un couloir ; arrivé au bout, il entra dans le salon où un chat, visiblement affamé, semblait veiller un homme endormi sur un fauteuil, la tête un peu penchée en avant. La luminosité étant faible, muni d'une torche, il éclaira le visage de l'homme : un écrivain, d'après son voisin ; puis, il appela un collègue médecin ; celui-ci, après quelques gestes de bon professionnel, confirma son impression.

Robert Delille était mort. Il tenait, serré dans ses mains, le journal qui annonçait son décès.





# Saint-Jean, l'espadon et le P.E.N.

par Jean-Yves Giraudon

Notre passion commune est d'être sur l'eau, ce que moi je ne peux m'empêcher d'être, pour naviguer, avant tout à la voile, mais surtout pour pêcher. Il est vrai que je suis plutôt à son service, mais la littérature ne montre-t-elle pas que dans le couple maître-valet chacun finit par trouver dans l'autre son alter ego ? Et c'est bien sûr ensemble que nous avons vécu une aventure peu commune, à la fois épique et, par certains aspects, burlesque ...

... La matinée est déjà bien avancée en cette belle fin d'hiver. Je me balance sur place, au gré d'un petit roulis qui m'incline d'un côté, puis de l'autre. Voilà 8 jours que j'ai le capian\* collé au quai ! Mistral et Tramontane se succèdent. Bien sûr, il ne m'abandonne pas, il me rend des petites visites pour s'assurer que tout va bien, que mes délicates membrures\* ne sont pas écrasées par mes voisins, deux horribles brutes en plastique dont je suis flanqué à tribord et babord !

Il vient, me regarde avec affection, embarque, ouvre ma cabine, dans laquelle s'engouffre une bonne bouffée d'air frais, s'installe dans le cockpit\*, près du gouvernail. Il reste là, le sourire aux lèvres, promenant ses yeux de mon étrave\* à mon étambot\*, les projetant jusqu'à la tête de mon beau mât brillant en pin d'Orégon, avec sa petite réa\* sur laquelle s'enroule une jolie drisse\* rouge, inspectant ma grand-voile au tiers\* serrée autour de ma vergue\* effilée, ses mains agrippées chaleureusement à mon plat-bord\* en acajou massif.

Dès qu'il pose le pied à bord je sens que nous faisons corps, soudés l'un à l'autre par la passion d'être sur l'eau. D'ailleurs, ne suis-je pas en quelque sorte son rejeton ? C'est lui qui a choisi mes moindres détails, à sa mesure, avant que le plus passionné et le plus doué des charpentiers de marine, mon cher Marc, ne me donne forme et vie, comme le bon Gepetto à sa marionnette.

Mais je sais aussi que, lorsque nous sommes ensemble, son père n'est jamais loin. En fait nous naviguons à trois, nous pêchons à trois, en famille. Avec ce Jean, auquel je dois mon nom, trop tôt emporté par une vague assassine, lors d'un vilain coup d'est.

Ce père qui l'a fait à jamais « roi des pêcheurs » à l'âge de 4 ans, quand, à l'occasion de sa première prise, une ablette de quelques grammes, il lui a posé sur la tête une couronne découpée dans du fer blanc, surmontée d'une minuscule canne à pêche à laquelle pendait le petit poisson frit !

Mon capitaine est d'ailleurs incapable de pêcher autrement que seul...avec nous deux.

Encore une journée certainement à paresser au soleil, à pester contre les craquelures de mon vernis, ma peinture écaillée par endroits, les coquillages de plus en plus envahissants sur ma carène\*. Bientôt heureusement, avec le printemps, le ponçage et les coups de pinceau me referont une belle jeunesse !

Ah ? Mais ... oui ! C'est lui, j'entends sa vieille moto dont je reconnais les harmonieuses pétarades à 1 mille ! Programme du jour : simple petite inspection, voile, pêche ?

Il saute sur mon pont\*, l'air décidé. Hourrah ! Nous allons sortir, malgré la brise déjà bien levée ! Les gestes habituels, préparation du matériel avec soin, démarrage de mon moteur dont le ronronnement me ragailardit, mes amarres sont lâchées, et je traverse fièrement le Port Hercule, toisant d'en bas les monstres métalliques.

Au vu des cannes et des leurres, nous allons pêcher au jig, autrement dit, en français, à la dandine. Je vais donc l'amener où nous prenons souvent de beaux poissons-sabres, trichiurus lepturus pour les ichtyologues, avec parfois une bonne surprise, comme la splendide pélamide, sarda sarda, de la semaine dernière. Jigger, ou dandiner, par 250 mètres de fond, c'est du grand sport avec un leurre de 350 à 400 grammes, mais il est encore solide mon capitaine !

Droit vers le soleil déjà haut sur l'horizon... Un clapotis bien marqué bat régulièrement mes flancs... Une belle matinée de pêche s'annonce ! Repérage du coin de pêche à l'ancienne, pas de GPS, des amers soigneusement relevés : le Musée Océanographique aligné avec ... la pointe des Douaniers avec... (nous gardons nos secrets !). Mesure de la profondeur aux tours de moulinet, pas de sondeur. Mon capitaine est fâché avec l'électronique, et c'est tant mieux car je craindrais que ces ondes, sûrement dangereuses, ne pénètrent au cœur de mes oeuvres vives\*.

Le moteur à peine arrêté, un jig phosphorescent plonge sous ma coque, file comme une flèche et disparaît dans le bleu sombre qu'il traverse en vibrant pour atteindre des profondeurs où il fait toujours nuit. Dire que nombre de mes semblables gisent dans ces ténèbres glacées ... alors que moi je rôtis au soleil, doucement bercé par le balancement des vagues ...

Nous avons déjà changé deux fois de place, quand, dans son mouvement de dandine, la canne marque un arrêt. Tout au fond, là-bas, quelque chose tire sur la tresse, modérément. La remontée est assez facile et nous sommes impatients de découvrir la prise. Enfin, à quelques dizaines de mètres de la surface apparaît un reflet gris argenté, puis plus nettement, le ruban irisé d'un poisson-sabre qui monte vers ma coque en décrivant de larges cercles.



C'est le moment que choisit son portable pour sonner, et, alors que d'habitude il l'ignore totalement, il se penche pour lire l'affichage ! Que se passe-t-il ? Il ne va quand même pas répondre ?

- Allo ? Oui, je suis en mer, je suis parti un peu tard, mais j'avais tant de choses à faire pour le P.E.N. Oui, tout est en place. Oui, lui, c'est moi qui le cherche à la gare tout à l'heure pour le conduire à son hôtel. Ah, non ! Moi je suis le Secrétaire Général, les présentations, salutations et autres discours sont heureusement du ressort du Président et du Vice-Président. Oui, merci, à ce soir.

Je suis sous le choc : il répond au téléphone alors qu'un poisson s'agite au bout de sa canne, qu'il tient d'une seule main, et pour quoi, pour qui ? L'organisation d'une sombre réunion d'extrémistes ! Je savais, par certains propos échangés à mon bord avec ses amis, qu'en 1968 il ne se trouvait pas du côté gauche des pavés, mais quand même !

Comment lui montrer que tout cela ne me plaît pas ? Je vais accentuer le mouvement du tangage, tu vas voir mon gaillard ! Pas facile, n'est-ce pas, dans ces conditions de hisser à mon bord un poisson-sabre qui se démène comme un beau diable ?

Le sabre est pourtant rapidement embarqué, et aussitôt le jig file à nouveau vers le fond, la canne reprend son mouvement de dandine, et moi je boude, je prends mes distances avec ce pêcheur qui manque de concentration au point de répondre au téléphone ! Et pour quelle urgence ! Quand ... soudain... brutalement, la canne se plie en demi-cercle, le frein du moulinet se met à hurler (que ce bruit strident est agréable à l'oreille de ceux qui pêchent !) et la tresse se dévide, partant en oblique, à une vitesse hallucinante ! 10 mètres, 50 mètres, 100 mètres, 200 mètres, qui s'ajoutent aux 250 mètres déjà lâchés pour atteindre le fond ...

Autre bruit, celui du portable à nouveau ... et, horresco referens, il lâche la poignée du moulinet, en un moment pareil, regarde l'écran et répond ! Je crois qu'il devient fou !

- Allo ? Bonjour M. le Président, non, vous ne me dérangez pas. Vous êtes souffrant ? Vous ne serez pas des nôtres ce soir ? Oui, soignez-vous bien, je vous tiens au courant.

Il reprend le combat en grommelant qu'heureusement il reste le Vice-Président pour les discours, etc.

Nous sommes maintenant totalement concentrés sur le combat, attentifs à chaque détail, le réglage du frein du moulinet, ma dérive par rapport à la direction prise par le poisson, l'inclinaison de la canne pour amortir ses accélérations... Heureusement notre matériel est d'une solidité à toute épreuve, parfaitement entretenu. Impossible pourtant de reprendre du fil, à peine pouvons-nous freiner petit à petit sa sortie du moulinet. Nous réussissons enfin, progressivement, à l'arrêter, mais attelé à 500 mètres de tresse il tire sans relâche ! Enfin, lentement, centimètre par centimètre, au bout d'une bonne heure de combat, nous le ramenons à l'aplomb du bateau, à plus de 200 mètres de fond. Mais là, il continue à tirer inlassablement, au point de me remorquer, lentement, avec ma tonne et demi de bon bois !

Cette façon de se battre nous fait rêver, et si c'était ... Non, ce n'est pas possible, ce serait trop « littéraire »... Pourtant il n'y a que ce poisson-là qui puisse tirer si fort en s'entêtant à tenir le fond ... Et nous savons qu'il chasse souvent dans les bancs de poissons-sabres... Mon capitaine aussi pense certainement au récit de Santiago : « ...*le poisson tirait sans trêve ; on voyageait lentement sur l'eau calme...* ». Saint-Jacques, Saint-Jean, ayant en partage la sainteté, la même prise miraculeuse nous serait-elle destinée ?

La sonnerie du portable me tire brutalement de ma rêverie.

- M. le Vice-Président, bonjour, non, vous ne me dérangez absolument pas. Au contraire, je suis heureux de vous entendre car nous comptons sur vous ce soir, le Président étant souffrant il faudrait que vous... Ah, bon ? Vous aussi ? Cette fichue grippe ? Non, non, ça ne m'ennuie pas, vous pouvez bien sûr compter sur moi, soignez-vous bien !

Non, non, il n'est pas du tout ennuyé, mais, curieusement, il lâche une bordée de jurons à faire rougir le capitaine Haddock lui-même ! Simple tradition en mer, même pour un fin lettré ! J'ai compris, il va falloir qu'il prenne en charge tout le protocole, les discours, etc., alors qu'il n'a rien préparé ! Et en plus il n'est pas près de pouvoir rentrer pour le faire, avec ce poisson qui tire de plus belle et nous emmène toujours en balade, comme le vieil homme d'Hemingway : « *quatre heures plus tard, le poisson nageait toujours, en plein vers le large, remorquant la barque...* »

Sans oublier qu'il doit aller chercher quelqu'un à la gare et pas n'importe qui ! Personnellement, ça ne me dérangerait pas qu'il le fasse attendre, celui-là !

Et c'est alors, arc-bouté sur sa canne, à la limite de l'équilibre, qu'il se met à parler tout seul !

- Mesdames, Messieurs, Monsieur le Directeur des Affaires culturelles... nous sommes réunis ce soir pour honorer... Mon Secrétaire Général d'une association extrémiste répète son discours pour ce soir !

- ... le lauréat du Prix Armand Lunel...

Quoi ? En plus vous lui donnez un prix ! ?



- ... décerné par le P.E.N. Club de Monaco ... P.E.N. .... association mondiale apolitique de gens de plume fondée en 1921 ... les 3 lettres formant le sigle P.E.N., acronyme de domaines littéraires différents, la Poésie, l'Essai, la Nouvelle ...

Mais alors... Le P.E.N., ce n'est pas... Comment ai-je pu penser que mon capitaine était un dangereux fanatique !

Ce ridicule malentendu dissipé, je l'aide de plus belle, en me mettant légèrement de travers pour m'opposer au remorquage lent mais forcené du poisson, émule de celui des eaux cubaines : « *Le poisson allait toujours, le bateau se déplaçait lentement sur l'eau sombre...* ».

Le combat est commencé depuis une heure et demi, quand, par un prudent pompage, le frein serré à la limite de la rupture, la canne, montant et descendant très lentement, commence à hisser le poisson, gagnant difficilement un mètre à chaque tour de manivelle.

Nous sommes en effet hantés, nous aussi, comme le vieux pêcheur du Gulf Stream, par une crainte terrible : « *Qu'est-ce que je fais si il coule et si il crève ?* ». Il faut en effet combattre de façon à ce qu'il remonte de lui-même, car notre ligne, bien que solide, serait incapable de ramener du fond un tel poids, sans son aide.

Il faut donc absolument garder la tresse tendue à l'extrême limite pour le faire nager jusqu'à la surface. Patiemment, nous comptons les mètres. Il est à 200 mètres, 150 mètres, 100 mètres.

Nous faisons la même prière que Santiago : « *Si seulement je pouvais le voir une minute, histoire de savoir contre quoi je me bats...* ».

Au bout de deux heures nous commençons à deviner, loin sous ma coque, une forme caractéristique, telle que se la représentait le vieux pêcheur : « *avançant dans l'eau profonde, ses nageoires rouge sombre largement déployées comme des ailes, sa grande queue verticale coupant les ténèbres...* ».

Car c'est bien un magnifique espadon, petit frère du marlin géant de Cuba, qui fend l'eau sous moi avec son rostre effilé comme une épée ! Poisson mythique pour tout pêcheur, au nom savant, prédestiné pour mon capitaine, grand expert dans ces deux langues anciennes, Xiphias gladius, du grec *ξίφος* et du latin *gladius* qui signifient tous deux « épée ».

Et, malgré l'excitation provoquée par la vue du poisson, bien qu'épuisés, secoués par des vagues de plus en plus fortes, moi, je m'efforce de rester le plus stable possible, et lui, stoïque, face à la double tâche qu'il doit mener à bien aujourd'hui, continue à répéter ses discours...

- ...notre lauréat, Daniel Augendre, chantre de la transhumance ... bergers provençaux ... moutons ... béliers ... ânes ...

Je préfère mes moutons d'écume et leur « bergère d'azur infinie » ! La montagne ce n'est pas pour moi, pas assez d'eau, trop de rochers, des bêtes étranges ... ou, peut-être, à la rigueur, comme mon capitaine, les lacs et leurs poissons ... Et, alors que le nôtre se rapproche enfin de ma coque, le téléphone sonne encore !

Il ne répond pas, et je suis sûr qu'il ne répondra plus. Par expérience nous savons que, si le plus dur est certes fait, les derniers moments du combat sont très délicats. Car notre espadon commence à donner quelques signes de fatigue, comme celui de La Havane : « *...d'après l'inclinaison de la ligne on pouvait constater que le poisson se rapprochait constamment de la surface ...* ».

Il ne faut pas accélérer le mouvement de remontée, mais maintenir une tension constante qui l'oblige, petit à petit, à venir où nous voulons l'amener. Ne pas se laisser envahir par la crainte du décrochage, de la rupture du fil sollicité durement depuis plusieurs heures, ne rien précipiter ! Mais comment garder la tête froide quand monte vers vous un poisson de cette taille ? Le pêcheur cubain lui-même n'en croyait pas ses yeux : « *Cela mettait si longtemps à passer sous le bateau qu'il ne pouvait croire à une telle longueur. - Voyons, ce n'est pas possible, dit-il, il peut pas être aussi grand que ça.* ».

Quand il arrive à la hauteur de ma quille, je peux mesurer la longueur inquiétante de son rostre. Je rassemble mes souvenirs, des bateaux ont-ils déjà été éperonnés par un espadon ? Ce n'est pas le moment de flancher, n'oublions pas la virilité que me confère mon capitan\* !

En unissant nos efforts nous réussissons à l'amener en surface, à le faire nager parallèlement à ma coque, de plus en plus près, jusqu'à presque me toucher ...

Des gestes précis, souvent répétés, lâcher d'une main la canne, prendre la gaffe, la passer sous le flanc du poisson, attendre le meilleur moment, et frapper, comme Santiago avec son harpon : « *De toutes ses forces...il le planta dans le flanc du poisson, derrière la grande nageoire pectorale qui se dressait en l'air à la hauteur de sa poitrine. Il sentit le fer entrer, s'appuya et pesa de tout son poids pour qu'il pénétrât jusqu'au fond.* ».

La gaffe plantée, dans le même mouvement, nous hissons le poisson à bord, presque trop facilement, avec la force que donne la certitude de la victoire. Mais dès qu'il touche mon pont\*, il se met à sauter furieusement, donnant des coups d'épée de tous côtés, que je suis bien incapable d'esquiver.



La scène d'agonie qui se joue dans les eaux du Gulf Stream est certes plus grandiose : « *Le poisson, la mort dans le ventre, revint à la vie. Dans un ultime déploiement de beauté et de puissance, ce géant fit un bond fantastique. Pendant un instant, il resta comme suspendu en l'air au-dessus du vieil homme et de la barque. Enfin il s'écrasa lourdement dans la mer.* ».

Cependant, dans ses mouvements désordonnés, le rostre, outre plusieurs coups portés sur mon plat-bord\*, entailla profondément le front de mon capitaine. Blessures que nous acceptons volontiers, qui nous unissent dans l'allégresse : l'espadon est là, magnifique masse argentée, presque irréel, à ses pieds, sur mon pontage\* !

Joie trouble de la capture, toujours mêlée de tristesse face à la mise à mort d'une si belle créature, qu'il s'agisse d'une ablette ou d'un espadon. Notre vieux Cubain le sent, lui aussi, confusément : « *Ce n'est pas parce que tu crevais de faim que t'as tué ce poisson-là, se dit-il. Ni pour le vendre. Tu l'as tué par orgueil. Tu l'as tué parce que t'es né pêcheur. Ce poisson-là tu l'aimais quand il était en vie, et tu l'as aimé aussi après. Si tu l'aimes, c'est pas un péché de l'avoir tué. Ou c'est-y encore plus mal ?* ».

Le portable avait encore sonné plusieurs fois, mais nous étions dans un monde où de telles contingences ne comptent pas. Il se fait entendre une nouvelle fois, et, machinalement, pris dans ses réflexions sur la joie, le bien et le mal, il répond.

- Ah, bon ? Non, je n'ai pas entendu. Tout est en place ? Quoi ! Tant de médias pour une remise de prix ? Ce n'est pas un peu trop ? Bon, c'est vous la professionnelle. Pourquoi je ne répondais pas au téléphone ?

Il lui raconte alors, très rapidement, notre aventure.

Une demi-heure plus tard, nous arrivons au port, non sans avoir fait admirer aux quelques pêcheurs croisés notre extraordinaire prise, par fierté certes, mais surtout par esprit de partage.

Le pauvre Santiago, lui, « *décidément et sans remède « salao » ce qui veut dire aussi guignard qu'on peut l'être* », malgré une lutte acharnée contre les requins, n'avait rapporté au port qu' « *une longue arête terminée par une immense queue qui se soulevait et se balançait au gré du ressac.* »

Nous, bien que le méritant infiniment moins, nous sommes attendus et fêtés sur le quai... journaliste, photographe, amis flottants, badauds... La « professionnelle » du dernier appel, en fait l'attaché de presse de son P.E.N., s'était empressée de prévenir « Monaco-Matin ». Tant qu'à faire, il me semble que « Paris-Match » eût été plus approprié à ma dignité de pointu amarré aux pieds du Palais princier !

Notre espadon est pesé, mesuré : 2m15, 48 kg. La prise est certes belle, mais bien dérisoire face à la tonne et aux 6 mètres du marlin vaincu par Santiago, au bout de 3 jours d'un terrible combat ...

Aujourd'hui je n'aurai pas droit à l'habituelle toilette méticuleuse des retours de pêche, car le Secrétaire Général est pressé. Il a ficelé tant bien que mal notre prise, tristement tronçonnée, sur le porte-bagages de son antique moto. Et dans un tour d'honneur sur la piste du Grand Prix, sous les yeux des passants médusés, la tête tranchée du grand espadon, trônant au sommet de ces surprenants bagages, dresse fièrement son rostre.

Saint Jean

Propos recueillis par son capitaine Jean-Yves Giraudon

### Petit glossaire de mon anatomie

**Bordé** : ensemble des parties qui constituent la coque.

**Capian** : pièce de bois sculptée représentant symboliquement un phallus, par laquelle se termine l'étrave\*. Le capian affirme la dimension virile du pointu\*.

**Carène** : partie immergée de la coque.

**Cockpit** : pont arrière des petits et moyens bateaux.

**Drisse** : cordage servant à hisser une vergue ou une voile.

**Etambot** : pièce de structure, fixée à l'arrière de la quille qui supporte la structure de poupe.

**Etrave** : pièce de proue fixée en bout de quille se terminant par le capian\*.

**Membrures** : pièces de bois constituant l'ossature du pointu\*.

**Œuvres vives** : partie structurelle de la coque. Les œuvres mortes ne font qu'habiller la partie flottante.

**Plat-bord** : ceinture horizontale en bois surmontant le bordé\*.

**Point de drisse** : Le point de drisse désigne l'angle situé au sommet de la voile une fois celle-ci hissée : c'est l'endroit où la drisse\* est frappée.

**Pointu** : le mot désigne une famille de bateaux traditionnels en Méditerranée. Il est surtout utilisé dans le Var et les Alpes-Maritimes, alors qu'à Marseille on lui préfère le nom de barquette.

**Pont** : cf pontage\*.

**Pontage** : couverture horizontale de la coque.

**Réa** : poulie en tête de mât servant à hisser la vergue.

**Vergue** : pièce de bois qui porte une voile, appuyée ou attachée au mât.

**Voile au tiers** : voile en forme de trapèze dont le bord supérieur est fixé sur une vergue dont le point de drisse\* est situé environ au tiers avant de sa longueur.





# Tuiles provençales

par Daniel Augendre

La fenêtre de ma chambre donne sur les toits du village. C'est un panorama étonnant ! Cette multitude de tuiles rondes, qui se suivent, intriquées, enchevêtrées, le nez dans l'arrière-train de l'autre, jouant à saute-mouton, me fait penser à un troupeau ovin.

Le campanile du clocher est le bélier. Les volutes de sa ferronnerie sont les cornes spiralées du grand mâle. Il domine les toisons des femelles de toute sa taille, de toute sa prestance machiste d'étalon. La cheminée, trapue, le cul sur le faîte du toit, pattes tendues sur la pente du coteau, en chien assis, surveille la pâture, placide et vigilante.

Je comprends que le pâtre parvienne à distinguer une brebis d'une autre : A bien y regarder, tous ces dos concaves ont leurs particularités. Le camaïeu des ocres est d'une variété singulière ; comme si la poussière de la draille les avait, plus ou moins, teintés, poudrés, de sa terre, cuite au soleil. Des lichens, aussi, déclinent, sur la laine des échines, une palette de taches pâles ou foncées qui tatouent chaque bête d'un signe distinctif.

Les chemins sont pentus. Ils grimpent jusqu'aux faîtes des toitures-collines et dégringolent les versants opposés jusqu'aux crêts escarpés des gouttières. Ces oueds arides deviennent torrentueux quand la pluie surprend les troupeaux sur l'alpage des maisons. J'entends, alors, le crépitement des milliers de sabots piétinant la rocaïlle, cherchant désespérément un abri incertain...

Mais, le vrai danger du troupeau est le mistral. Ses rafales sauvages ébouriffent les échines, flagellent les bêtes qui font le gros dos, soulèvent les plus saillantes, les arrachent au cheptel ! Elles perdent pied, lâchent prise, dévalent la pente et vont s'écraser dans le ravin de la ruelle...

Je me souviens d'un ouragan nocturne où les brebis grégaires, mues par un panurgisme suicidaire, fuirent l'alpe du toit de ma maison, remplissant la combe du jardin, de leurs cadavres mutilés...

Il y eut, d'abord, le hurlement lointain du vent. Le cri d'un loup solitaire... Le bétail des tuiles sembla, d'abord, ne pas y prêter attention. Mais quand celui-là s'amplifia, devint clameur, alors les troupeaux comprirent que les vents errants chassaient en meute ! Les toits frissonnèrent de peur. Plus que jamais, les tuiles se serraient les unes contre les autres, flancs contre flancs.

Et puis, les canidés attaquèrent. Ce fut la panique ; une débandade éperdue, avec des bêlements affolés. Les vents voraces et violents les culbutèrent par-dessus les gouttières, en une chute mortelle.

J'aime humer, depuis ma fenêtre, l'odeur de ce pâturage, après la pluie. Il s'exhale, des toits mouillés, la fade odeur de suint du grand troupeau des tuiles...

On les dit d'origine romaine, d'où leur appellation. Elles étaient, m'a-t-on dit, moulées directement sur les avant-jambes des tuilières d'antan. Quand mon fantasme ovin s'estompe dans mes brumes oniriques, je me plais à imaginer cette antique pratique qui ne me semble pas dépourvue d'un certain érotisme... Car il fallait des cuisses fermes et jeunes pour supporter le poids de la plaque de glaise et lui donner cette concavité tronconique... Cela nécessitait, aussi, beaucoup de cuisses semblables pour que le produit soit identique, « standard », et puisse se chevaucher sur les lattis.

Dans ma chambre en soupente, je me plais à songer à une de ces tuileries antiques, avec une multitude de jeunes filles assises et retroussées. Leurs cuisses, nerveuses et finement musclées, étaient ocre de l'argile fraîche qu'elles pétrissaient savamment ; la paume de la tuile s'incurvait sur la rondeur du membre. Elle en épousait la forme sous l'étreinte manuelle ; puis, enfin concave, elle allait au four, y cuire, durcir et se teinter.

Les tuiles romaines d'aujourd'hui sont leur exacte réplique : L'empreinte indemne des cuisses des jeunes filles du temps passé...

Sur l'ubac et l'adret des toits de mon village, des milliers de moulages de cuisses roses de jouvencelles ondulent comme des vagues...

Mieux vaut, pour m'endormir, compter... des moutons !





# La Volga

par Alain Jaspard

## AU FIL DE L'EAU.

C'est au XVIII<sup>e</sup> siècle que le fondateur de Saint-Pétersbourg Pierre le Grand lance les travaux de canalisation afin de connecter sa capitale Saint-Pétersbourg à la Russie intérieure. Mais ils ne furent achevés que dans les années 1940. Sur cette voie de 1321 km, 19 écluses, jadis en bois, aident les bateaux à franchir un dénivelé de 162 mètres - celle de Rybinsk est une œuvre d'art. - leurs dimensions gigantesques permettent le passage de navires de 5 000 tonnes, aujourd'hui consacré au tourisme fluvial, au trafic de bois et de pétrole. En 1964, le canal Volga-Baltique, long de 360 kilomètres, est inauguré à mi-chemin entre Saint-Pétersbourg et Moscou. Grâce à cet ultime chaînon, la capitale de la Russie règne sans partage au centre du « système des cinq mers », sorte de toile d'araignée de cent quarante-cinq mille kilomètres reliant l'ensemble des cours d'eau du pays aux mers Noire, d'Azov, Caspienne, Blanche et Baltique.

L'intérêt de la croisière consiste, par des canaux, des rivières et des lacs, à parcourir cet itinéraire rêvé par Pierre le Grand : rallier Moscou en partant de la Baltique. Il faut remarquer que notre bateau peut descendre jusqu'à Astrakhan, sur les rives de la Caspienne en empruntant la Volga, ou jusqu'à Rostov, sur les rives de la mer d'Azov, l'extension de la mer Noire, en empruntant le Don. Cette portion, de Moscou à la mer Noire, fait le double de kilomètres de ce que nous devons parcourir. Certains regrettent déjà de ne pas faire le voyage intégral... Mais cessons de rêver et revenons à notre départ de Saint-Pétersbourg.

Une charmante hôtesse nous conduit à notre cabine où nos bagages sont déjà arrivés. La cabine est petite, mais bien agencée. Le cabinet de toilette est bien conçu et l'espace de douche correct.

## PREMIÈRE JOURNÉE.

Ayant passé une excellente nuit, je me retrouve lavé, rasé et habillé dès 8 heures et décide d'aller voir à quoi ressemble le lac Ladoga, vaste mer intérieure. Ce lac est le plus étendu d'Europe (17 700 km<sup>2</sup>), le deuxième de Russie après le lac Baïkal et le 15<sup>e</sup> dans le monde par sa superficie. Il est surtout connu pour le drame effroyable qui s'y déroula lors de l'hiver 1942, au cours du siège de Leningrad (St-Pétersbourg). Dans son roman Kaputt (1943), l'écrivain italien Curzio Malaparte relate l'anecdote suivante :

« Le troisième jour, un énorme incendie se déclara dans la forêt de Raikkola. Hommes, chevaux et arbres emprisonnés dans le cercle de feu criaient d'une manière affreuse. (...) Fous de terreur, les chevaux de l'artillerie soviétique — il y en avait près de mille — se lancèrent dans la fournaise et échappèrent aux flammes et aux mitrailleuses. Beaucoup périrent dans les flammes, mais la plupart parvinrent à atteindre la rive du lac et se jetèrent dans l'eau. (...) Soudainement, avec la sonorité particulière du verre se brisant, l'eau gela (...) Le jour suivant, lorsque les premières patrouilles, à pied et les cheveux roussis, atteignirent la rive, un spectacle horrible et surprenant se présenta à eux. Le lac ressemblait à une vaste surface de marbre blanc sur laquelle auraient été déposées les têtes de centaines de chevaux. »

L'astrophysicien Hubert Reeves reprend ce récit et le tient pour véridique dans son livre *L'Heure de s'enivrer* (1986). Il émet l'hypothèse que le gel quasi instantané de l'eau du lac a été causé par un changement de phase rapide dû à l'état présumé de surfusion de l'eau au moment de l'incident. Nous avons tous appris, en classe de 5<sup>e</sup>, le phénomène de surfusion de l'eau, qui peut descendre jusqu'à -39 °C tout en restant liquide, et qui gèle instantanément dès que l'on y introduit une impureté.

Après avoir remonté la rivière Svir, nous accostons à Mandrogi sous une petite pluie fine. La fondation du village de Verhnie Mandrogui remonte à plus de 2000 ans. La tribu des Veps donna le nom au site (Svir = profond et Mandrogui = rapide). Plus tard, ce fut un itinéraire emprunté par les Grecs qui commerçaient avec les Varangians (Scandinaves). Au XVIII<sup>e</sup> siècle, Pierre le Grand y installe son plus grand chantier naval, car il y a du bois et des mines de fer et y construit la première flotte russe. Entièrement détruit lors de la Seconde Guerre mondiale, le village a été reconstruit au début des années 1990. Il compte aujourd'hui plus de 150 habitants et environ 200 personnes viennent y travailler chaque jour (commerces, hôtels, restaurants, artisanat du bois, du textile, etc.). Les maisons de bois sont richement décorées et les allées sont pavées de rondins. Le Volga-Dream appareille à 16 heures et nous allons parcourir 276 kms pour atteindre l'île de Kiji, au nord de l'autre grand lac : le lac Onega.

## DEUXIÈME JOURNÉE.

Après un bon petit déjeuner, nous montons sur le pont respirer l'air du lac Onéga, qui occupe une cuvette tectonique surcreusée par les glaciers du quaternaire. Ce lac reçoit les eaux d'un bassin de 51 540 kilomètres carrés et s'étend sur 9 720 km<sup>2</sup>, auxquels il faut ajouter la superficie des 1 650 îles qui le parsèment, soit 260 km<sup>2</sup>. C'est le deuxième plus grand lac européen. Son point le plus profond est de 116 mètres. Il contient jusqu'à trois cents kilomètres cubes d'eau. On se croit sur une autre planète.

Malgré une effroyable tempête qui nous a bloqués toute la nuit à l'entrée du lac, les dernières nouvelles sont bonnes et nous serons à Kiji vers 13 heures.

Des centaines d'îles couvertes de bosquets verts striés par les troncs blancs des bouleaux, toutes bordées de roseaux ou de grèves de sable blond...

C'est ainsi que se présente le Lac Onéga, situé en pleine région de Carélie. Le soleil est au rendez-vous en ce début d'après-midi. Pour agrémenter le tableau, s'il en était besoin, quelques mouettes nous accompagnent. Au milieu de ce chapelet d'îles, une s'en détache par son originalité : l'île de Kiji. Sur cette île minuscule (6 km<sup>2</sup>), se dresse une monumentale Cathédrale de bois, l'église de la Transfiguration. De loin, ses tours de 37 mètres et ses 22 bulbes se confondent avec la cime des arbres... pour les dominer peu à peu, en fonction de l'approche du bateau. Ce chef-d'œuvre architectural, inscrit au patrimoine mondial de l'UNESCO, a été édifié en 1714 et totalement en sapin. Des sapins gorgés de résine qui ont nécessité une coupe à la hache, seule méthode de coupe permettant d'obtenir les pores du bois. Pour assembler cette église, aucun clou n'a été



utilisé, uniquement des chevilles en bois. Le plus extraordinaire est que cette église est la seule rescapée des incendies qui ont détruit toutes ces constructions de bois. Mais sa base est très vermoulue et les restaurateurs ont décidé de la surélever à l'aide de vérins hydrauliques, à partir du premier étage, afin de reprendre, en sous-œuvre, ses fondations qui menacent la stabilité de l'édifice. Nous allons ainsi la découvrir montée sur des échasses. Devant ce spectacle, je ne peux m'empêcher de penser à l'œuvre de Modest Moussorgski : « Les tableaux d'une exposition » dont le dédicataire n'est autre que le critique Vladimir Stassov (1824-1906), fils de l'architecte de l'Ermitage. Un des mouvements de l'œuvre porte le titre : « La Cabane sur des pattes de poules »...

Nous débarquons comme prévu à 13h, mais le temps va nous être compté. Si nous avons obtenu la possibilité de venir à Kiji malgré la tempête, il nous faut rattraper notre retard de cette nuit et le Volga-Dream doit appareiller à 15 heures. Il est impossible de décrire l'ambiance de ce lieu. Par contre, il est possible, en tapant : « Kiji-lac Onega » sur Google, de trouver la vidéo et voir l'incroyable cascade de bulbes en bardots de bois de tremble prendre une teinte argentée au moindre rayon de soleil.

Nous appareillons comme prévu à 15h pour rejoindre, après 350 km et six écluses, le lac Blanc et la ville de Goritsy.

### TROISIÈME JOURNÉE.

Le navire glisse doucement sur la rivière Kovja. Berges sablonneuses, forêts de feuillus à perte de vue, nous progressons lentement dans un chenal très étroit, balisé par des bouées (rouges à tribord et blanche à bâbord) et d'énormes amers en bois situés sur les rives. Nous arrivons à la hauteur de la ville de Kourdioug. Cette nuit, nous avons franchi 6 écluses et un dénivelé de plus de 112 mètres pour pénétrer dans le lac Biéloïé (Lac Blanc) que nous allons traverser dans toute sa longueur, continuer sur la Kovja et accoster à Goritsy vers 16 heures.

Nous accostons comme prévu à Goritzky pour visiter le monastère de Kirillov Bielozersky (Saint Cyrille du Lac Blanc). Les bus nous attendent pour nous conduire au monastère qui se situe à environ 8 km du débarcadère. Au milieu de nulle part, sur les rives du lac Siverskoïe, au bout d'une longue allée, l'immense monastère apparaît : onze églises nichées dans les herbes folles derrière de puissantes murailles entourant un territoire de 13 ha. Nous imaginons facilement les richesses du passé. Une partie des remparts, surélevés en 1653 par le tsar Alexeï Mikhaïlovitch, couvrent 2 km sur une hauteur de 11 mètres. Avant de quitter Kirillov, nous franchissons la « Porte de l'Eau » et débouchons sur la rive du lac. La légende veut que nous trempions notre doigt dans l'eau pure du lac : rajeunissement et longévité garantis.

Retour au débarcadère en passant devant quelques artisans. Ce village est réputé pour son artisanat de fourrures et les dentelles de Vologda. Il nous reste une bonne demi-heure avant le « tous-à-bord » et nous décidons de nous rendre, à pied à travers le village, vers le couvent de la Résurrection, visible du bateau. Les bâtiments sont très proches du style de Saint-Cyrille, mais complètement ruinés. Seules quelques religieuses cultivent le jardin pour encourager, à l'aide de leurs beaux légumes, les bénévoles à relever ce couvent du 16e siècle.

C'est la Princesse Euphrosinia Staritskaïa qui a fondé le couvent de la Résurrection de Goritsky en 1544, une dizaine

d'années après son mariage avec l'un des fils du Tsar Ivan III « le Grand », Andrey Ivanovitch (1490-1537). Emprisonnés après une rébellion, et deux ans après le mariage de leur fils unique, Vladimir de Staritsa. C'est dans ce couvent que, en 1563, la Princesse Euphrosinia, la tante d'Ivan IV, fut emprisonnée avec sa belle-fille Yevdokiya. Elles y fondent alors un atelier de broderies religieuses, décrites sous le nom de « atelier de Staritskaïa ». Elles y confectionnent des voiles de pale de calice, épigonations, chasubles et autres vêtements liturgiques. En parallèle, accusés de haute trahison par Ivan IV, Vladimir et ses enfants sont contraints de s'empoisonner à la résidence d'Ivan à Alexandrov. Quelques jours plus tard, Ivan le Terrible ordonne de noyer de force les deux religieuses. Après la mort d'Euphrosinia, ses ouvrières furent envoyées à Moscou où elles continuèrent de créer les œuvres les plus remarquables de la broderie du XVI<sup>e</sup>, qui seront, plus tard, appelées : « la peinture par l'aiguille ». Il est à noter que Maria Fiodorovna Nagaïa (?-1612), huitième et dernière épouse d'Ivan IV, excellente brodeuse et mère du pauvre tsarévitch Dimitri, a continué l'œuvre de sa parente et permis à cet atelier de perdurer.

### QUATRIÈME JOURNÉE.

Cette nuit, nous sommes redescendus de 14 mètres pour atteindre le réservoir de Rybinsk, que nous allons traverser pour emprunter la Volga jusqu'à Yaroslavl. Ce n'est pas l'itinéraire normal pour rejoindre Moscou, mais nos voyageurs ont décidé que le site valait le détour.

C'est une ville située à 250 kilomètres au nord-est de Moscou. La partie historique de la ville, classée au patrimoine mondial de l'UNESCO, est située au confluent de la Volga et du fleuve Kotorosl. Elle est l'une des capitales de l'Anneau d'Or, un groupe de villes historiques au nord-est de Moscou, qui a joué un rôle important dans l'histoire russe. Le recensement de 2010 y compte 591 486 habitants. Mais c'est surtout les quinze églises du centre historique qui vont attirer notre attention. Nous allons accoster contre une très élégante gare maritime, bien arborée et visiter une ville parfaitement restaurée et propre, parsemée de beaux parcs et de très élégantes places. Nous allons tous éprouver un choc en pénétrant dans l'église Elija (Élie le prophète). Dieu sait si depuis notre arrivée en Russie, nous avons vu des églises, des monastères et donc des iconostases, mais celle de Saint-Élie-le-Prophète nous laisse sans voix. Notre escale de quatre heures ne nous permettra pas de tout voir en détail, mais ce lieu est aussi indescriptible que le musée de l'Ermitage.

Nous appareillons comme prévu pour Uglich dès 19 heures. Le Volga-Dream va rebrousser chemin (car si nous continuons à descendre la Volga, nous allons amerrir à Astrakhan, sur les rives de la Caspienne, après quatre mille kilomètres). Nous allons donc remonter la Volga jusqu'au réservoir de Rybinsk pour prendre la direction de sa source, en passant devant l'énorme statue de bronze : « Matiouchka-Volga » qui domine la presqu'île que fait la Volga en se jetant dans le réservoir. Il est important de signaler que pour les Russes, la Volga est la mère de leur patrie. Plus long fleuve d'Europe (plus de 4 000 km), la Volga demeure le peuple, l'histoire et la nature de la Russie. Présente dans la littérature, la peinture, la musique et le folklore, ce fleuve mythique prend sa source sur le plateau de Valdaï (au nord-ouest de Moscou) et serpente jusqu'au réservoir de Rybinsk, où elle change brutalement de cap pour



tracer ses méandres en direction de Kazan, avant de virer vers le sud pour former le gigantesque delta d'Astrakhan et finir sa course dans la mer Caspienne.

Le réservoir de Rybinsk, parfois appelé mer de Rybinsk, est un vaste réservoir d'eau douce situé sur le fleuve Volga à 380 km au nord de Moscou. Il a été entièrement réalisé par les détenus de ce que Soljenitsyne nommait « l'hydrogoulag ». Les autres affluents sont les rivières Cheksna et Mologa. Sa superficie est de 4 580 km<sup>2</sup>, son volume est de 25,4 km<sup>3</sup> et il est situé à une altitude de 102 m. Lors de sa construction, il était le plus grand lac artificiel au monde. Il est le point le plus au nord du fleuve Volga. La construction du barrage de Rybinsk commença en 1935 et le réservoir fut rempli en 1941. Cent cinquante mille personnes furent déplacées (trois cents récalcitrants périrent noyés) et la ville de Mologa ainsi que 663 villages furent engloutis sous les eaux. À l'époque, il était un symbole du volontarisme stalinien. Le barrage permet également de produire de l'énergie hydro-électrique (346 MW).

### CINQUIÈME JOURNÉE.

Ce matin, le petit déjeuner est servi plus tôt, car nous accostons à Ouglitch dès 9 heures. Nichée sur la rive droite de la Volga, Ouglitch est la plus ancienne cité de l'Anneau d'Or. Son nom vient du mot russe : ougol, qui veut dire angle, car c'est ici que la Volga change brutalement de direction.

Face au palais du Tsarevitch Dimitri, le plus ancien des bâtiments (1480), comment ne pas penser au chef d'œuvre de Modest Petrovitch Moussorgski (1839-1881), sur un livret d'Alexandre Pouchkine : « Boris Godounov ». Le 15 mai 1591, le Tsarévitch, exilé depuis plus de six ans avec sa mère Maria Nagaïa, est retrouvé la gorge tranchée dans les jardins du palais. Si Pouchkine en fait porter la responsabilité à Boris, les historiens émettent les plus grands doutes sur cette hypothèse qui reste une énigme historique. Nous allons visiter la cathédrale de la Transfiguration-du-Sauveur : fresques et iconostase à six registres garnie d'œuvres du XVII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle. Visite agréable, mais rapide de la ville et de ses jardins, car nous devons appareiller à 12 heures. En quittant les quais, nous passons au large de l'église Saint-Dimitri-sur-le-Sang, petit édifice du XVII<sup>e</sup> siècle, recouvert de ses cinq coupes bleues étoilées d'or, niché au bord de l'eau, commémoration de la mort d'un innocent, canonisé en 1606.

Il est l'heure de passer à table. Nous allons franchir l'écluse d'Ouglitch (et monter de 11 mètres). Sur le coup des 14 heures, nous pourrions voir le clocher de la cathédrale Saint-Nicolas de Kaliazine, qui malgré ses 70 mètres ne dépasse plus que de quelques mètres la retenue de la centrale hydro-électrique d'Ouglitch. Ce clocher, dernier vestige visible du village englouti de Kaliazine, doit sa survie au fait que Staline voulait en faire un phare pour la navigation. Cette bourgade est également connue des exégètes d'Alexandre Dumas, puisque c'est précisément de cette ville qu'il embarqua, le 1er octobre 1858, pour descendre le cours de la Volga jusqu'à Astrakhan. Notre bateau s'est apparemment trop approché du clocher puisque nous voyons surgir de nulle part une vedette rapide de la police fluviale, toute sirène hurlante, qui semble intimer l'ordre au commandant de s'éloigner.

Ce soir, nous allons arriver à l'énorme écluse de Doubna. C'est ici que la Volga bifurque brutalement vers sa source et que nous allons la quitter pour emprunter le fameux canal de Moscou et remonter de 138 mètres, par six écluses, pour ensuite redescendre de 80 mètres, par le jeu de trois

nouvelles écluses, pour enfin arriver au niveau de la « rivière de Moscou », la Moscova, qui en fait est la fin du canal de Moscou, lequel va se jeter dans la rivière Oka, laquelle ira rejoindre la Volga à Nizhny-Novgorod. Devant cette écluse, la plus importante en hauteur et en largeur, se dressent le Grand Phare de la Volga et l'énorme statue de bronze du fondateur de l'URSS : Lénine.

La Russie est à l'image de son peuple : compliquée. Une autre complication : c'est à Kimry que les navires en provenance de St Pétersbourg doivent subir une inspection sanitaire avant de pénétrer dans le canal de Moscou afin de protéger ses eaux qui alimentent la capitale.

Au terme de notre croisière par les lacs, l'arrivée à Moscou par la gare fluviale de Khimki est spectaculaire. Achevée en 1937 et située au nord de la capitale, la gare fluviale de Moscou est la parfaite illustration de l'architecture stalinienne. Dominée par un beffroi de 85 mètres au sommet duquel trône une des cinq étoiles qui couronnaient autrefois l'enceinte du Kremlin, la façade centrale, sur ses 4 piliers, permet de découvrir des « assiettes » représentant diverses scènes à la gloire du socialisme. Cette gare maritime a la forme d'un bateau et est entourée d'une galerie de 150 colonnes de pierre blanche. La porte principale s'ouvre sur un large escalier de granit qui mène à l'embarcadère principal. Seul problème, elle est en ruine, fermée et entourée d'échafaudages qui laissent supposer une prochaine restauration.

Aboutissement du rêve de Pierre le Grand et préfiguration de l'idée d'une liaison Moscou-Saint-Pétersbourg, le canal de Moscou est officiellement inauguré le 15 juillet 1937. Staline peut désormais s'enorgueillir de ce que Moscou est devenu un port relié aux 5 mers de la Russie (Caspienne, Azov, Noire, Blanche et Baltique). Pourtant comme notre tunnel sous la Manche ou le canal de Corinthe – dont l'idée a trotté pendant des siècles dans la tête des ingénieurs et des visionnaires de tous poils –, la liaison fluviale avait été envisagée bien avant Staline. Ainsi en 1825, un premier canal est creusé, reliant Moscou à la Volga, ceci afin d'acheminer les matériaux nécessaires à la construction de la cathédrale du Christ-Sauveur de Moscou. Laisse à l'abandon après la construction de la ligne de chemin de fer Moscou-Saint-Pétersbourg, il est dynamité suivant les ordres de Staline. Ce dernier va entreprendre, à partir de 1930, d'en rebâtir un nouveau, car la capitale moscovite commence à connaître des problèmes d'approvisionnement en eau et ce canal lui permettra d'être directement relié à une source. Un premier projet propose de réutiliser des rivières et des canaux existants ; cela le rend facile à mettre en place, mais le parcours final est long et sinueux. Un second projet est de suivre le lit d'une rivière, mais il n'est pas assez rapide. Finalement Staline opte pour une ligne droite, incontestablement le chemin le plus rapide vers la Volga.

Sept ans et deux cents millions de mètres-cubes plus tard, le canal est achevé. Il a nécessité des aménagements pharaoniques (digues, tunnels, écluses...), surpassant Suez et Panama. Le coût humain est conséquent, mais il n'y a pas de tâche trop importante pour le socialisme. Des milliers d'hommes travaillent sans relâche à cette exaltation de la technique soviétique. Les centaines d'entre eux qui tombent d'épuisement sont aussitôt remplacés. Il faut dire que ce sont, pour la plupart, des prisonniers du goulag dont la vie ne pèse pas bien lourd.



## CONCLUSION.

Le hasard fait toujours bien les choses, au moins en ce qui nous concerne. Si nos places au concert de la Philharmonique de Monte-Carlo pour le concert du 13 octobre ont été réservées deux mois à l'avance, c'était sans réaliser que nous serions de retour de Saint-Petersbourg et de Moscou 20 jours plus tôt.

La Symphonie N° 7 de Dimitri Chostakovitch, dirigée par le plus grand spécialiste de ce compositeur, Oleg Caetani, ne s'appelle pas « Leningrad » par hasard. Il est évident, pour moi, que la perception de cette œuvre colossale eût été totalement différente si nous n'avions passé 15 jours en Russie trois semaines plus tôt. Longtemps, les musicologues ont vu, dans la marche hallucinée du premier mouvement, l'évocation des troupes hitlériennes en marche sur Leningrad, broyant le peuple russe sur son passage.

Fait rarissime, Oleg Caetani a pris la parole avant le concert, donnant une tout autre interprétation de ce premier mouvement. Composé bien avant le 21 juin 1942, et portant alors le titre de « Guerre », ce premier mouvement évoque certainement d'autres forces tout aussi cruelles que l'invasion allemande : le stalinisme et ses quelque 70 millions de morts, broyés par la folie d'un tyran. Alors que les cuivres succèdent progressivement à la caisse claire et à l'entrée des bois, pour finir sur un crescendo hurlé par huit cors, six trompettes, six trombones et sept percussionnistes, scandant de toutes leurs forces ce rythme infernal sur leurs instruments, on entend progressivement mourir les cordes, symbole du peuple russe, broyées par ce déluge de son.

« Cette œuvre est le tombeau de millions de morts ! » avait annoncé Caetani, avant de se tourner face à l'orchestre.

Il faut connaître la Russie, avoir vu Peterhof détruit, pouvoir imaginer ce que fut le siège de Leningrad (870 jours)

et avoir conscience de ce que furent les purges staliniennes pour vraiment comprendre le sens profond d'une telle musique.

Le critique André Peyregne, Directeur du Conservatoire de Région de Nice écrira : « L'interprétation de cette œuvre de 70 minutes fut bouleversante. Abasourdis par la puissance démesurée de l'orchestre et par ce chef, qui, impérial, le dirigeait par cœur, nous restions immobiles dans notre siège, pétri d'émotion. »

Pétri d'émotion... c'est bien là, le terme qui convient, s'il fallait n'utiliser que deux mots pour résumer ce voyage.

En relisant mon texte, je réalise que pour aborder la peinture, la littérature, la musique, donc la civilisation d'un pays et en saisir toute la complexité et la profondeur, il est indispensable de le traverser. Adolescent, j'ai lu *Anna Karenine*, *Guerre et Paix*, *l'Idiot*, *Les Frères Karamasov*. J'ai aimé Gogol et Gorki, même le théâtre de Tourgueniev et de Tchekov, sans parler des chefs-d'œuvre de l'opéra comme *La Khovanshchina* et *Boris Godounov*. Amateur de films historiques, j'ai vu *Ivan Le Terrible*, *Alexandre Nevski* et *Le Cuirassé Potemkine*.

Quelle serait ma réaction si je pouvais les relire et les redécouvrir aujourd'hui ? L'immensité du pays, les différentes mentalités de ses ethnies, l'âme slave, le climat, comment comprendre tout cela sans y mettre les pieds ?

Peut-être que mes lectures antérieures m'y ont doucement préparé et que c'est grâce à cela que j'ai apprécié ce voyage ?

Décembre 2013



# Histoire d'une chanson : Lili Marleen

par Robert Roc

... À chaque arrêt, il réunissait ses hommes leur faisant comprendre que s'il était leur chef il était aussi et avant tout leur camarade, un camarade qui aurait à leur éviter toute action inutilement dangereuse, leur vie étant précieuse puisqu'ils étaient les piliers de l'ordre nouveau.

Alors que, au cours d'un nouvel arrêt technique, il se faisait apprécier par ses hommes, d'un hangar s'échappa un air que se mit à fredonner le correspondant de guerre heureux de lui tenir compagnie :

Vor der Kaserne	Da Wieder seh'n
Vor dem grossen Tor	Bei der Laterne
Stand eine Laterne	Wollen wir steh'n
und steht sie noch davor	Wie einst Lili Marleen
So woll'n wir uns	Wie einst Lili Marleen

Le convoi repartant, les gradés réintégrèrent leur compartiment, l'un d'eux demandant au journaliste d'en traduire les paroles.

- Je vais vous en donner le thème : il s'agit d'un soldat de faction devant une caserne à l'heure où

s'allume une vieille lanterne. Sa dulcinée le rejoint dans la nuit sombre où leurs corps enlacés ne font plus qu'une ombre... Bien qu'elle soit vieille, cette chanson je ne l'ai entendue pour la première fois qu'il y a deux ans quand j'effectuais un reportage en Yougoslavie où elle venait d'être fortuitement diffusée par la radio de la Wehrmacht émettant à Belgrade. L'ayant entendue Rommel en fit alors les délices de son Afrika Korps et même, paraît-il, de ses adversaires anglais. Comme quoi un vieil air peut tout à coup sortir de l'oubli.

- Un vieil air ? le reprend Hubert Lardennais

- Oui ! Il date de 1915 et est dû à un soldat allemand, Hans Leip. Chanté d'abord par Lale Anderson, il le fut ensuite par Marlène Dietrich au prénom prédestiné.

- Quelle voix, releva le lieutenant Lardennais, admiratif, au moment où, sans qu'aucun de ces voyageurs sans billet ne s'en soit rendu compte leur train était entré en Ukraine..

Extrait de la fiction éditée sous le titre "Ukraine aller 1943 et retour 1945





# Poursuite au Luxembourg

par Alain Pastor

C'était un après-midi de fin septembre, à Paris. Dans un ciel serein, où couraient ses rayons lumineux, le soleil victorieux semblait prolonger un été que certains auraient peut-être espéré sans limite. Au quartier Saint-Germain-des-Prés, les deux cafés voisins, hauts lieux de la vie littéraire aux siècles précédents, n'offraient, selon la formule habituelle, plus aucune table disponible en terrasse ; lassés d'attendre une place dehors, les clients se résignaient à s'asseoir à l'intérieur, comme des élèves punis ; à l'extérieur, indifférente au va-et-vient des consommateurs et au coudoisement des badauds, une clientèle d'habitues, postés sur le devant tels des sentinelles hiératiques, attestait par sa présence de la renommée des lieux ; d'aucuns pouvaient y distinguer ceux à la notoriété acquise de ceux aspirant à l'obtenir. Installé parmi ces privilégiés, au café au patronyme de déesse, Antonio Darigo, les yeux mi-clos, tentait de se soustraire au brouhaha créé par l'entremêlement des conversations.

Il séjournait depuis peu dans un hôtel jouxtant l'Église Saint-Sulpice. À la réceptionniste, venue d'Italie, comme lui, il avait tenu un discours volubile dont il ressortait qu'il était écrivain, qu'il préparait un roman, et qu'il espérait que Paris serait source d'inspiration. Sa compatriote, arborant un sourire professionnel, s'était dit qu'elle avait affaire à un fanfaron ; pourtant, il disait vrai. Né dans une famille aisée, Antonio Darigo avait décidé très tôt qu'il n'exercerait aucune activité que celle d'écrire. Son père, un architecte, ayant bâti des immeubles et une fortune, avait insisté pour qu'il intègre quelque université de bonne réputation, afin d'obtenir – « à tout prix ! », disait-il, avec un clin d'oeil malicieux - un diplôme au titre ronflant, lui assurant de faire bonne figure, dans ces soirées mondaines, où l'on jugeait la réussite de la progéniture avec exigence. Antonio, plus par mollesse que par conviction, avait refusé ; sans conséquence, d'ailleurs, car le conflit avec son père ne dura pas, et si celui-ci ponctuait toujours ses emportements d'un : « sei pigro ! », à son adresse, le ton évolua au fil du temps, si bien que cette remarque, loin d'être blessante, en devint presque affectueuse, comme si le paternel eût considéré habile le choix du fiston. Conscient que pour donner du crédit à sa fonction de créateur, il fallait composer des oeuvres, Antonio avait écrit deux pièces de théâtre - des drames historiques jamais joués -, quelques textes épars publiés chez des éditeurs à l'audience confidentielle, et un recueil de nouvelles, à ce jour inachevé ; sa production en resta là, mais à force d'obstination, il avait acquis une certaine notoriété, laquelle toutefois n'excédait pas les limites de sa bourgade natale. Malgré les années, Antonio Darigo, aujourd'hui quinquagénaire, croyait toujours à une gloire littéraire. Il avait conservé un physique sans défauts particuliers, l'ayant rendu disponible pour des relations amoureuses, dont il assurait avoir toujours eu la maîtrise. Après deux échecs, il avait renoncé au mariage et ainsi aux tracés du divorce.

Assis depuis plus d'une heure, luttant contre l'engourdissement, Antonio étira ses membres, comme un félin désireux de recouvrer sa souplesse. Posés devant lui, à côté d'un verre d'eau gazeuse, un gros cahier noir *Moleskine* et un stylo-feutre. Il voulait écrire. Et surtout croire en cette nécessité. Parfois, une idée surgissait au gré d'un visage croisé, d'un événement insolite ou même banal, voire d'une conversation anodine, et ainsi s'ébauchait une histoire. Le stylo en main, il commençait son récit en respectant les lignes du cahier comme un élève appliqué, mais très vite, il griffonnait, puis s'arrêtait, convaincu de l'inanité de son projet. Son esprit vagabondait, et il fallut une injonction du garçon de café - une nouvelle consommation s'imposait sous peine d'être congédié - pour qu'il sorte de sa nonchalance. Il prêta alors attention à son environnement : à une table voisine, un couple de touristes, plan de la ville sur la table, sollicitait l'aide d'un serveur, peu sensible au sourire engageant de la femme ; pendant qu'un de ses collègues chassait, avec son plateau, les pigeons aventureux qui se disputaient les miettes laissées par les clients. Plus loin, un comédien connu jouait fébrilement avec son téléphone ; la mine renfrognée, il se leva : un rôle s'évanouissait, ou bien un rendez-vous avec une femme, ou un homme. Vaincu par le babélisme qui sévissait tout autour de lui, Antonio songeait à quitter le café, quand il entendit un rire. C'était un rire joyeux, un rire sain, un rire féminin. Il leva la tête et vit deux jeunes filles qui, entre deux gorgées de soda, babillaient dans la bonne humeur. L'une lui tournait le dos, mais par ses bras agités en tout sens, il comprenait qu'elle racontait quelque anecdote plaisante à l'autre qui lui faisait face ; Antonio s'attarda sur ce visage. Il était rond, parsemé de taches de rousseur, reflets de la jeunesse ; bien dessinés, les yeux espiègles reflétaient une vraie jubilation, alors que les cheveux châtain, tombant en cascade sur les épaules dénudées, apportaient ce surcroît de charme, propre à celles qui ignorent le posséder. Antonio observait cette jeune fille avec une douce mélancolie, comme si son visage se substituait à un autre dont les traits se seraient effacés de sa mémoire ; mais tandis qu'il s'abandonnait à la nostalgie, la jeune fille, qui avait remarqué l'insistant regard d'Antonio, lui décocha un joli sourire. Troublé, il se retourna : personne ! Il crut à une méprise ; il la sollicita du regard. A nouveau, ce sourire épanoui. Oui, il en était bien le destinataire. Que faire ? Répondre par un sourire,



38





lui aussi ? Il trouva l'idée ridicule et se sentit un peu gêné. Mais il ne pouvait s'empêcher de regarder cette jeune fille qui flattait ses sens. Il plaisait, et cette idée réveillait les délices jamais éteintes de la séduction. Elle paraissait ne plus être attentive à la conversation de son amie, comme si elle eût désiré donner sa préférence aux regards échangés avec Antonio. Il le remarqua et, bien que charmé, il craignit que l'autre jeune fille ne se rendît compte de la feinte de sa camarade. Soudain, elles se levèrent, c'était déjà fini ! Elles allaient partir, ensemble ou chacune de son côté ; elles s'embrassèrent dans un élan joyeux, puis, l'autre jeune fille s'échappa, laissant son amie seule devant le café. Celle-ci parut hésiter ; un coup d'oeil à sa montre, elle se retourna en direction d'Antonio, avec un dernier sourire, comme une invitation à la suivre ; elle partit brusquement du côté de l'Église saint-Germain ; Antonio héla un serveur - l'addition, et vite ! Il tendit un billet et n'attendit pas la monnaie ; le serveur lui cria merci en anglais, puis en allemand, mais Antonio, déjà loin, ne se souciait que de retrouver la jeune fille. La voilà ! Prête à traverser le boulevard, en direction de la rue Bonaparte, il fallait la rejoindre ; il bouscula quelques touristes attroupés devant des musiciens qui charmaient l'auditoire avec des airs de jazz ; on le prit pour un voleur ; il fut coursé, il cria à la méprise et traversa la chaussée, alors que surgissaient des véhicules bien décidés à lui refuser toute priorité ; dans un vacarme sonore, il réussit à atteindre le trottoir opposé, mais la jeune fille avait toujours de l'avance ; légère, agile, elle longeait la rue qui conduisait à la place Saint-Sulpice, sans un coup d'oeil aux devantures des boutiques ; Antonio, un peu essoufflé par l'effort, ne la quittait pas des yeux ; par deux fois, il faillit trébucher, il songea aussi qu'il n'avait plus consulté son médecin depuis... Il ne se souvenait plus, il verrait ça plus tard ! Les battements de son coeur lui rappelaient douloureusement son inactivité sportive ; pourtant, il courait assez vite, mais curieusement la distance avec la jeune fille ne fondait pas ; pire, il lui semblait qu'elle augmentait ! Ça n'était peut-être qu'une illusion. Une pensée lui vint, qu'il chassa très vite : « Si cette aguicheuse était ma fille, je la sermonnerais ! » Comme encouragement, il imaginait son prénom : Claudia ? Non ! Barbara, ou Valentina... Un prénom italien, plutôt ; ou n'importe lequel, au fond ... Déjà, la rattraper ! Après, il saurait. La jeune fille parut marquer une pause, juste devant l'imposante fontaine, au centre de la place Saint-Sulpice, face à la paroisse ; mieux, elle se retourna, et, l'air taquin, incita Antonio à poursuivre son sprint ; les yeux mouillés par la sueur, celui-ci grimaçait ; dans ce lieu typiquement parisien, la tentative de conquête tournait à l'épuisement\* ; il frôla une femme qui portait une raquette de tennis sous le bras ; au-delà de la place, qu'il franchissait avec peine, il repéra, dans l'allée du Séminaire, un banc – un homme y lisait un livre de Georges Perec – où s'asseoir ; nécessaire, pour calmer une douleur qui irradiait le long de sa jambe. Il voulut crier à la jeune fille de l'attendre, mais, semblable à un oiseau voletant d'une branche à l'autre, elle reprit sa marche, insensible à son besoin de répit. Il leva la tête, elle allait croiser la rue Vaugirard, direction : le jardin du Luxembourg. Enfin ! Il avait compris, elle lui indiquait le chemin ; il oublia son dépit passager, car, là-bas, il allait la retrouver, l'adorable jeune fille, conquise par sa ténacité ; alors, il continua et parcourut ce dernier tronçon persuadé de son succès ; il essuya son front humide, puis, la gorge brûlée par l'acide, il se mit à tousser par quintes ; pour accéder au jardin, elle avait franchi la porte Férou ; il fit de même avec retard, mais ne la trouva point comme il eût espéré ; il hésita, fit un détour, et passa devant la statue de Stefan Zweig, l'écrivain autrichien, mort à Petropolis ; un titre lui revint : *Vingt quatre heures de la vie d'une femme* ; ce livre, il l'offrirait à la jeune fille. Où était-elle passée ? Il avançait lentement, la bouche sèche, sa chevelure défaite, l'air hagard ; les mains sur les hanches, il reprenait son souffle ; il longea le Palais du Luxembourg, sans résultat, et, un peu par intuition, se dirigea vers le grand escalier. En son sommet, s'ouvrait une belle perspective sur le Panthéon. Il gravit les marches, une par une, faisant fi de la douleur lancinante, vite revenue ; parvenu au bout, il fit le point devant la statue de *'Acteur grec qui répétait sa pièce*, sous le regard intrigué d'un couple de japonais. Il vit alors un homme âgé, assis sur un banc ; ce vieillard le regardait avec un air narquois ; on eût dit qu'il avait suivi sa course folle depuis le café. Comme s'il eût été démasqué, Antonio en conçut un sentiment désagréable ; heureusement, il vit la jeune fille qui l'attendait au milieu de l'allée, pendant que des étudiants, sortis des universités voisines, allaient çà et là, en discutant avec animation ; elle s'avança vers Antonio, un sourire radieux aux lèvres ; elle ouvrit ses bras, prête à l'accueillir, quand soudain, un jeune homme, vif et empressé, le dépassa et se précipita vers la jeune fille qui le reçut avec un cri de joie, suivi d'une étreinte passionnée ; ils s'embrassèrent longuement, comme de jeunes amoureux. Antonio les vit s'éloigner enlacés en direction de la porte... Peu lui importait ! Le soleil déclinait, et l'ombre commençait de s'installer dans l'allée ; exténué par cette course vaine, il eut un léger frisson ; il était resté debout, immobile, pâle et hébété ; le vieil homme le regardait toujours, mais son expression avait changé, elle paraissait bienveillante. Antonio eut un faible sourire, puis il alla s'asseoir à ses côtés.

\* Il est ici fait référence au livre de Georges Perec : *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien* (1982 Christian Bourgois)



# CHARTRE DU PEN

Comportant l'amendement entériné au Congrès de Mexico de 2003

La Charte du PEN est basée sur les résolutions adoptées à ses Congrès Internationaux et peut être résumée comme suit :

Le PEN affirme que :

1. La littérature ne connaît pas de frontières et doit rester la devise commune à tous les peuples en dépit des bouleversements politiques et internationaux.
2. En toutes circonstances, et particulièrement en temps de guerre, le respect des œuvres d'art, patrimoine commun de l'humanité, doit être maintenu au-dessus des passions nationales et politiques.
3. Les membres de la Fédération useront en tout temps de leur influence en faveur de la bonne entente et du respect mutuel des peuples; ils s'engagent à faire tout leur possible pour écarter les haines de races, de classes et de nations, et pour répandre l'idéal d'une humanité vivant en paix dans un monde uni.
4. Le PEN défend le principe de la libre circulation des idées entre toutes les nations et chacun de ses membres a le devoir de s'opposer à toute restriction de la liberté d'expression dans son propre pays ou dans sa communauté aussi bien que dans le monde entier dans toute la mesure du possible. Il se déclare en faveur d'une presse libre et contre l'arbitraire de la censure en temps de paix. Le PEN affirme sa conviction que le progrès nécessaire du monde vers une meilleure organisation politique et économique rend indispensable une libre critique des gouvernements et des institutions. Et comme la liberté implique des limitations volontaires, chaque membre s'engage à combattre les abus d'une presse libre, tels que les publications délibérément mensongères, la falsification et la déformation des faits à des fins politiques et personnelles.

Peut être admis comme membre du PEN tout écrivain, rédacteur, éditeur et traducteur souscrivant à ces principes, quelles que soient sa nationalité, sa langue, sa couleur ou sa religion.



## **P.E.N. CLUB DE MONACO**

**Président d'Honneur : René NOVELLA**

### **BUREAU 2014 - 2016**

Président : Gérard COMMAN

Vice-président : Robert ROC DE BANDE

Vice-président : Raymond XHROUET

Secrétaire général : Jean-Yves GIRAUDON

Secrétaire adjoint : Mireille GASTALDI-GRAZI

Trésorier : Jean-Luc DELCROIX

Trésorier adjoint : Giulia SAVIO

### **MEMBRES**

Olivia ANTONI, Maria BOLOGNA, Daniel BOERI - Jacqueline CARPINE-LANCRE  
Robert FILLON - Thomas FOULLERON - Gabriel GABRIELLI  
Marie-Chantal GIANQUINTO, Mireille GASTALDI-GRAZI - Alain JASPARD  
Céline LAFUENTE DE LAVOTHA, Charlotte LONGEPE - Danièle LORENZI SCOTTO  
Jeanne MAILLET - Liana MARABINI - Mauro MARABINI - Ernesto DI MONTELERA  
Alain PASTOR - Nycole POUCHOULIN - Bénédicte RICCIARDI  
Corinne ROEHRIG-SAOUDI - Patrick SIMON - Suzanne SIMONE - Carlo SONNINO  
Caterina SONNINO REVIGLIO - Bernard SPINDLER - Raymond XHROUET



**pen**  
INTERNATIONAL



P.E.N. Club de Monaco  
C/o Musée d'Anthropologie Préhistorique  
Boulevard du Jardin Exotique  
MC 98000 Monaco